

MAGAZINE

SEPTEMBRE 1933

MENSUEL

13^e ANNÉE — N° 9

3^{fr.}
3.50



SYLVIA SIDNEY

LA BELLE VEDETTE DE
PARAMOUNT, QUI A FAIT
UNE CRÉATION INOU-
BLIABLE DANS "MADAME
BUTTERFLY" ET DONT
LE DERNIER FILM: "JEN-
NY GENÈSOT", SORTIRA
BIENÔT À PARIS.

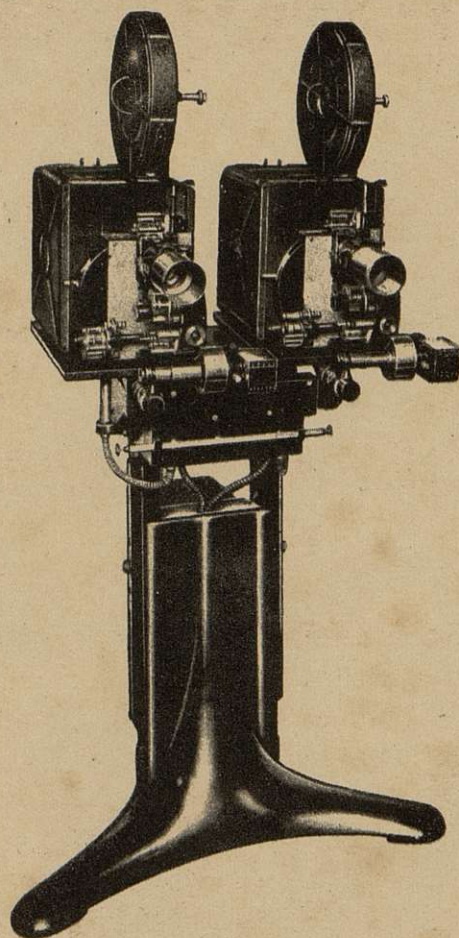
PLUS DE 160 CINÉMAS ACCEPTENT LES BILLETS À TARIF RÉDUIT
CONTENUS DANS CE NUMÉRO, QUI EST AINSI AMPLEMENT REMBOURSE

LIRE À L'INTÉRIEUR : DEUX FILMS RACONTÉS, NOS ARTICLES, CHRONIQUES, REPORTAGES, ÉCHOS
ET NOTRE

RUBRIQUE CONSACRÉE AU CINÉMA D'AMATEURS

LE POSTE DOUBLE
JACKY-STELLOR

SUR SOCLE FONTE
EST LE MEILLEUR ÉQUIPEMENT
DE PROJECTION SONORE ET LE PLUS ÉCONOMIQUE
COMPLET EN ORDRE DE MARCHE
FRANCS : 38.500



ÉTABLISSEMENTS
ANDRÉ DEBRIE
111-113, rue Saint-Maur
PARIS

EN PRÉPARATION

Annuaire Général
de la
Cinématographie
et des
Industries qui s'y rattachent

ÉDITION 1933-34 — 12^e ANNÉE

“ L'OFFICIEL DU CINÉMA ”

Établi avec la précieuse collaboration

du Ministère des Finances,
du Ministère du Commerce,
du Ministère de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts,
de la Préfecture de Police,
des Légations de France à l'Étranger,
des Chambres de Commerce,
des Associations, Syndicats, Groupements de la Chambre
syndicale française de la Cinématographie et des
Industries qui s'y rattachent.

Tous les membres de la corporation ont reçu une demande de renseignements. Il est dans leur intérêt d'y répondre d'urgence.

Édition de CINÉ-MAGAZINE
9, rue Lincoln, PARIS (8^e). Tél. : Balzac 24-87

BIBLIOTHÈQUE D'EVE

ŒUVRES DÉLICATES A L'ACTION VIVE ET SENTIMENTALE, DÉLICIEUX ROMANS
SIGNÉS DES AUTEURS PRÉFÉRÉS DES FEMMES ET DES JEUNES FILLES

VIENNENT DE PARAÎTRE :

CHRISTIANE AIMERY | DANIEL DYKE-NOËL
L'Héritage de M. du Maupas | Roland le Démodé

Chaque volume : **5 francs.** EXCLUSIVITÉ HACHETTE

LE DISQUE ROUGE

Des romans d'aventures et d'action d'auteurs les plus connus.

VIENT DE PARAÎTRE :

ALBERT BONNEAU
LA MAISON DU CAUCHEMAR

Le volume : **3 fr. 50.** EXCLUSIVITÉ HACHETTE

EN VENTE PARTOUT ET A

LA RENAISSANCE DU LIVRE, 94, RUE D'ALÉSIA, PARIS (XIV^e)

Le Numéro :

3 FR. 50

MAGAZINE

Le Numéro :

3 FR. 50

PRIMES AUX ABONNÉS

A tous nos lecteurs qui, jusqu'au 15 Octobre, souscriront un abonnement (ou réabonnement) d'un an, nous offrons...

**AU CHOIX : Un fume-cigarette avec éjecteur automatique ;
Un diabolin ; Un portefeuille cuir ; Un stylographe plume or.**

CADEAUX :

EN PLUS des primes annoncées ci-dessus, nous offrons un gros tube de **CRÈME DE BEAUTÉ** d'une valeur de 8 francs aux premières Lectrices qui souscriront un abonnement (ou réabonnement). (Joindre 1 fr. 50 au montant de l'abonnement pour les frais de poste et d'expédition.) Ce cadeau ne peut être expédié qu'en France seulement. **Nombre limité.**

TARIF DES ABONNEMENTS

FRANCE ET COLONIES	Un an.....	36 fr.	ÉTRANGER....	Un an ⁽¹⁾	50 fr.
	Six mois.....	20 fr.		Six mois ⁽¹⁾	25 fr.
	Trois mois.....	10 fr.		Un an ⁽²⁾	60 fr.
BELGIQUE ET LUXEMBOURG	Un an.....	45 fr.		Six mois ⁽²⁾	35 fr.
	Six mois.....	25 fr.			

(1) Pays ayant adhéré à la Convention de Stockholm.
(2) Pays n'ayant pas adhéré à la Convention de Stockholm.

PAIEMENT PAR CHÈQUE OU MANDAT-CARTE. COMPTE DE CHÈQUES POSTAUX : PARIS 309-08

BUREAUX : 9, rue Lincoln, PARIS (VIII^e). — Téléphone : Balzac 24-87.

MAGAZINE

FONDATEUR : JEAN PASCAL

SEPTEMBRE

13^e Année.

Numéro 9

Sommaire

Pierre Blanchar « vu » par ses filles <i>Arlette Jazarin</i>	4
En Afrique, fut tourné « Le Simoun » <i>Robert Jarville</i>	6
Peau noire, nuits blanches, étoiles, etc... <i>Jacques Sempré</i>	8
L'envers du décor : les Figurants <i>Marcel Blüstein</i>	9
Mon Courrier <i>Lucien Wahl</i>	11
Défense du goût provincial <i>Maurice Brunier</i>	12
Sylvia Sidney, de passage à Paris, nous a dit : « Non, je n'abandonne pas le cinéma » <i>Lucienne Escoube</i>	13
Le coin des amateurs : De quelques suggestions qui, à l'occasion, peuvent être utiles <i>Marcel Carné</i>	14
« Un Homme de cœur » <i>J. Hayce</i>	15
Sur le « set » avec Claude Dauphin <i>Marcel Carné</i>	18
Des Livres près de l'Écran <i>Jacques Sempré</i>	20
Une oubliée : Lilian Gish <i>J.-Roger Sauvé</i>	37
« Jocelyn » <i>Jean Valdois</i>	38
L'exploitation moderne : Le Marignan <i>Georges Say</i>	40
Échos et Informations <i>Lynx</i>	42
Dans les Studios <i>L. E.</i>	43
L'Amour et les Femmes aux Indes <i>J. de M.</i>	45
Quelques Films devant le Public <i>Le Fauteuil 48</i>	46
Les Films du Mois <i>Marcel Carné</i>	48
Un Bleu au club <i>Roger Claude</i>	51
« Ciné-Magazine » en Pologne <i>Courrier des Lecteurs</i>	54
<i>Iris</i>	55

ÉDITORIAL

Il serait vain de se le dissimuler, les dernières semaines de la saison qui vient de prendre fin ont vu une désaffection très marquée du public de cinéma, et par conséquent une baisse réellement inquiétante des recettes.

Au moment où s'ouvre une saison nouvelle, il serait bon de rechercher les principaux motifs de cette désertion. Si nous nous référons à ce que disent nos lecteurs, c'est-à-dire le public, nous sommes obligés de constater que la médiocrité des films présentés est pour une large part à la base de cet état de chose.

Une promenade faite sur les grands boulevards, il y a peu de temps encore, était à ce point de vue particulièrement édifiante. Et n'oublions pas que le prix moyen d'un fauteuil dans ce genre d'établissement est relativement élevé, et parfois, il nous faut l'avouer, hors de proportion avec le spectacle offert.

Plus que jamais le public, difficile, est décidé à « en demander et à en avoir pour son argent ». C'est seulement en lui donnant satisfaction, c'est-à-dire en lui offrant un programme copieux et de qualité qu'on lui fera reprendre le chemin du cinéma.

L'exemple des salles qui ont su choisir des films de valeur, dont plusieurs mois d'exclusivité n'ont pas épuisé les succès, n'est-il pas concluant ?

Il y aura toujours un très nombreux public pour assurer une brillante et fructueuse carrière à un bon film. Mais qu'on se méfie, il est plus difficile de gagner et de conserver un client que de le perdre.

L'exemple du théâtre aurait dû depuis longtemps nous faire méditer. Il en est temps encore. Mais n'attendons pas qu'il soit trop tard.

ANDRÉ TINCHANT.

Directeur : ANDRÉ TINCHANT

ABONNEMENTS FRANCE ET COLONIES : Un an, 36 fr. — Six mois, 20 fr. — Trois mois, 10 fr.
BELGIQUE ET LUXEMBOURG : Un an, 45 fr. — Six mois, 25 fr.
ÉTRANGER (Pays ayant adhéré à la Convention de Stockholm) : Un an, 50 fr. — Six mois, 25 fr.
— (Pays n'ayant pas adhéré) : Un an, 60 fr. — Six mois, 35 fr.
Paiement par chèque ou mandat-carte. Compte de chèques postaux : Paris n° 309-08.
Bureaux : 9, rue Lincoln, Paris (VIII^e). Téléphone : Balzac 24-87.
Régie exclusive de la publicité : Société Européenne de Publicité, 10, rue de la Victoire, Paris (IX^e).



PIERRE BLANCHAR

Ses beaux yeux sombres irradient la joie de voir son papa en cause, car, pour Pierrette, rien n'est plus beau et plus admirable que son papa.

— Mais non, explique-t-elle, nous n'avons jamais vu papa au cinéma. Papa ne veut pas. Même au théâtre, je ne l'ai jamais vu. Une fois seulement, on nous a menées au théâtre du Gymnase. On jouait *Le Jour*. Nous sommes restées dans la salle juste un petit moment, oh ! un tout petit moment. Alors, on n'a pu voir qu'un tableau... et puis papa n'était même pas sur la scène, alors... Je ne l'ai jamais vu, mais je suis bien heureuse d'être sa fille. Quand je vais au square, les autres enfants disent : « C'est la fille de Pierre Blanchar ». Et moi, ça me fait beaucoup de plaisir, parce que tout le monde dit qu'il est un très grand artiste.

Pierrette parle posément, sans passion apparente, avec une aisance rare chez une petite fille de huit ans. Mais sa passion brille dans ses yeux, éclate sur ses joues colorées, rayonne de son front. Tout en elle dit la joie d'exister et le bonheur sans égal d'être la fille de son papa.

— Tout le monde dit qu'il est un très grand artiste...

— Tout le monde a raison, petite Pierrette. Votre papa est un bien grand artiste.

— Ah !

Pierrette triomphe une fois de plus. Autant de flambées sur son visage irradiant, et, cette fois-ci, elle se tourne vers sa maman pour qu'elle participe également à ce

nouvel hommage. Car tous les hommages qui vont à son père, Pierrette doit les recevoir comme s'ils lui étaient destinés. Résultat logique de l'amour admiratif.

J'entends un moment parler de Charles Boyer. Il est le parrain de Pierrette. Mais celle-ci ne paraît pas être autrement frappée par un aussi prestigieux parrain. On doit le voir bien peu, ce parrain inaccessible, qui partage son temps entre le studio et la scène, à moins que ce ne soit entre la Baltique et la Californie. Mais un autre personnage, de moindre importance au firmament cinématographique, brille dans le ciel de Pierrette et de Minou d'un autrement vif éclat. Le héros, c'est Jean Mercanton. Jean Mercanton, auréolé de tout le prestige de sa « longue carrière », fort de ses multiples expériences, oppose à ces demoiselles une supériorité écrasante. Charles Boyer n'est, après tout, qu'un monsieur comme tout le monde et un parrain comme il doit y en avoir beaucoup. Mais Jean Mercanton, un jeune héros de votre génération, qui parle le même langage, qu'amuse les mêmes jeux et intéressent les mêmes

sujets, cela c'est quelque chose !

En somme, c'est Pierrette qui parle. Elle se prête avec la meilleure des grâces à l'interview. Tout en elle est naturel, facile, aisé. Est-ce déjà la marque d'un talent qui vient ? Sans doute, Pierrette ne demanderait pas mieux que d'exercer ces dons qui s'affirment sans qu'on cherche à les faire naître, qui éclatent, même si on veut fermer les yeux ! Brrr ! que papa ne lise pas cela. Au nom du ciel, n'allez pas le lui répéter ! Voir Pierrette sur les planches ? Mais quelle abomination !

Donc, Pierrette parle. Minou se soucie fort peu de l'interview. Elle m'apporte un beau poupon vêtu de rose, des animaux en peluche, et je me vois même présentée à Mickey, un énorme matou qui, lorsqu'il était plus jeune, a eu les honneurs d'un cliché inséré dans un journal, blotti dans les bras de son maître.

— Figure-toi, maman, que nous passions dans la rue Montcalm. Nous voyons venir vers nous un beau jeune homme... c'était papa !

Un beau jeune homme ! un beau jeune homme que l'on admire et que l'on chérit tendrement, à qui l'on prouve cent fois par jour son amour débordant et tyrannique. Ça, c'est papa. Mais le cinéma ? je vous demande un peu, est-ce la peine de faire tant d'histoires pour une chose qui tient si peu de place dans la vie, alors que l'on vit si bien en l'ignorant ?

C'est du moins ce que semble dire Minou. Mais elle est, à ses heures, une petite fille parfaitement docile et bien élevée. Aussi, elle laisse dire, et même elle laisse faire lorsqu'une dame qu'elle ne connaît pas ose la prendre sur ses genoux et se sert, sans demander à qui que ce soit de permission, d'une ennuyeuse écharpe pour voir si Minou sera plus jolie encore, son beau front et ses boucles rebelles serrés dans un turban. Cela fait peut-être partie de l'interview, et cette dame, de qui on a annoncé la visite, cette dame qui doit écrire dans un journal tout ce que les petites filles auront fait ou dit, serait bien capable, après tout, d'aller raconter que Minou n'a pas du tout apprécié ses questions indiscrettes.

Tout cela, Minou ne l'a point dit, mais tout cela, Minou l'a laissé sentir, car ces délicieuses petites filles, à l'intelligence si vive et spontanée, ne sauraient dissimuler grand chose. Exactement comme si on voulait faire changer soudain l'atmosphère de cette demeure familiale, où l'amour se respire comme chez d'autres l'ennui, où se sent la cohésion parfaite de sentiments de ceux qui l'habitent, où les objets eux-mêmes ont fini par s'emprein-

Pierrette et Minou Blanchar.

dre d'harmonie exquise, de paix heureuse, de joie tranquille, de bonheur calme et sûr. En revenant de voir Pierrette et Minou, en sortant de cette atmosphère créée par l'amour et l'admiration qu'elles portent à leur père, on sort d'un bain de joie.

— Et Pierre Blanchar ? Pierrette.

— Heu...

— Et papa ?

— Oh ! papa !...

Pour ses petites filles, papa est la merveille du monde, comme dit Marcel Pagnol. Le héros aux grands yeux de fièvre, au pâle visage pathétique, aux soudains éclats de rires si juvéniles, interrompus brusquement par la voix vibrante et inquiète, qui fait tressaillir des centaines de mille de spectatrices, qui soulève leur enthousiasme passionné, celui-là, Pierrette et Minou ne le connaissent point.

Le tendre violoniste de *Mélo*, Pierrot trahi par sa femme et son meilleur ami ? Inconnu. Le capitaine Saint-Avitressuscité par G. W. Pabst ? Ignoré. L' amoureux d'Alice Field dans le prochain film que nous verrons : *Cette vieille Canaille* ? De qui parlez-vous, s'il vous plaît ?

— Pierre Blanchar ? Mais c'est papa !

Y a-t-il meilleure conclusion ? Pour moi, ceci est plus beau que tout.

ARLETTE JAZARIN.

VU

PAR

SES FILLES



JE connais une petite fille qui s'appelle Jacqueline, elle a juste huit ans...

— Comme moi ! interrompt avec vivacité Mlle Pierrette.

— Un jour, sa maman l'amena au cinéma...

— Moi, je n'y vais jamais ! certifie Pierrette avec une indifférence non jouée, qui veut bien dire qu'elle ne se sent pas pour cela en infériorité sur les petites filles de huit ans qui vont au cinéma.

— Ce jour-là, on donnait un bien beau film qui s'appelait *Les Croix de bois*...

— Ah ! oui, je sais... nous sommes allés à Reims quand on tournait le film avec M. Bernard. Il y avait beaucoup de monde, je me souviens bien.

— C'était un beau film, mais bien affreux à voir pour une petite fille. Seulement, dans cette terrible histoire, il y avait un monsieur qui jouait un grand rôle et qui s'appelait Pierre Blanchar...

— C'était papa ! crie Pierrette tout émue, ses joues roses devenant plus roses encore.



De Bou-Saada...

Le voyageur qui, venant de la côte septentrionale de l'Afrique, se dirige vers le Sud, — après avoir traversé la plaine de la Mitidja, parcouru le Tell et franchi les montagnes du Djurjura, — aborde aux confins du désert au point où les Hauts Plateaux de l'Atlas saharien s'en disputent l'horizon avec le massif de l'Aurès.

Devant lui, la vallée des Mirages étend son flot sableux.

Sur la dune, émergent les mâts feuillus d'une palmeraie.

Là s'élève le village berbère de Bou-Saada (1), première grande oasis dans cette contrée du M'Zab.

La limite de l'Empire romain s'y inscrit au III^e siècle.

Deux routes s'offrent au voyageur qui désire poursuivre sa marche : à gauche, celle de Biskra, vers Nefta, ou vers Touggourt ; à droite, celle de Ghardaïa, par Djelfa et Laghouat, vers In Salah, Tombouctou.

C'est à Bou-Saada que la troupe

(1) En arabe : « la Ville du Bonheur ».



venue tourner *Le Simoun*, sous la direction de Gémier, qui en est à la fois le metteur en scène et l'interprète principal, a établi son campement.

Dès l'entrée du douar, l'importance et la nature du matériel amené pour la réalisation du film feraient croire facilement qu'on s'y livre à quelque nouvelle prospection du sol.

Le camion-enregistreur du son insinue parmi les sables le long serpentement du câble qui doit amener jusqu'à lui chaque bruit, chaque phrase, chaque musique perçus par le microphone, oreille attentive à toute parole, au moindre souffle.

Aussi à l'affût, tantôt sous les feuilles d'un dattier pour y capter le chant du rossignol, tantôt sur le bord de l'oued où, dès le crépuscule, crécelle un peuple de crapauds.

Monstres endormis, des projecteurs gisent parmi les hautes herbes de la palmeraie : ils s'éveilleront à l'heure des prises de vues nocturnes. Sur

la dune, près des pylônes d'électrification, le camion énergétique duquel ils reçoivent le courant voisin avec la diligence fameuse qui, aux environs de 1908, assurait le service de Ghardaïa.

Demain, sous le siroco, ses brancards vides tendus vers les chevaux invisibles du vent de sable, elle semblera quelque voiture-fantôme remontant le cours des âges.

Plus loin, s'ouvrant une route parmi le roc et jusqu'en l'ombre épaisse des palmiers, courent les rails de bois sur lesquels roule le chariot du traveling.

Sur la plate-forme, Forster, chef-opérateur, indique aux Arabes chargés de la traction du véhicule comment le faire avancer sans à-coups.

Son second, Joulin, colle un œil attentif au viseur de l'appareil.

Dumont, qui assiste Gémier, donne le signal du départ.

Le convoi roule doucement, tandis que le suivent Esther Kiss, portant avec grande aisance les volants aux couleurs tendres de

En Afrique fut tourné

LE SIMOUN

la jeune fille d'avant guerre, et De Rigoult, fier Musulman aux burnous majestueux.

Ils jouent une scène importante du drame.

D'un petit tertre, Firmin Gémier dirige l'action.

A ses côtés se tient René Lenormand, revenu, sur les lieux mêmes qui lui inspirèrent *Le Simoun*, collaborer à cette seconde matérialisation. André Cadou, assurant la qualité du son, évalue les tonalités du dialogue. Suzanne Stanley rejoint le groupe : elle porte culotte et botte de cheval, prête pour la scène suivante, où des pur sang arabes auront leur rôle à jouer.

Voici également Maxudian, que d'autres films ont déjà conduit sur la terre d'Afrique et qui, pour le moment, fume une longue pipe, telle l'envierait un caïd.

Autre acteur, le soleil, personnage influent, joue de sa lumière sur êtres et choses.

Jeu ardent, au témoignage du thermomètre, qui marque 55° à l'ombre.

Jeu capricieux aussi, puisque le lendemain, à l'instant où de vastes nuages noirs, annonciateurs du siroco, surgissent, venus du Sud, nous le voyons descendre brusquement de 23°.

Sensation relative de froid sous les 32° persistants.

Mais sa brûlure reste inscrite sur chaque grain de l'immense flot qui déferle à la vitesse de 20 mètres à la seconde.

Il n'y a plus ni soleil, ni ciel, ni sol ; reste un monde desable en folie, hurlant, criblant tout ce qui fait cible, renversant toute velléité d'obstacle, portant la soif.

A vouloir fixer sur la pellicule ce spectacle des éléments, les techniciens de la prise de vue n'ont pas assez de bras pour se cramponner à l'arbre ou à la pierre qui résistent au déluge.

Les yeux se ferment, les oreilles se bouchent, les lèvres sont fendues.

Quand tout est terminé, les dunes ont changé de place.

Seule, la soif demeure : depuis deux jours, l'eau a cessé d'arriver au village.



Mais il s'agit de fabriquer un simoun qu'on puisse faire souffler à volonté.

La nuit venue, deux avions solidement amarrés joueront à toute hélice aux forces de la nature.

Les teux horizontaux des projecteurs allongent sur les dunes les ombres des gens et des bêtes.

Il y a là, par dizaines, des chameaux et des chevaux.

Les cris des gommiers et des cavaliers berbères emplissent le silence et se mêlent aux indications lancées par les équipes de l'image et du son.

Firmin Gémier donne d'ultimes instructions, orchestre mouvements et bruits.

Au signal, le vrombissement des moteurs éclate. Le vent des hélices soulève le sol en un éparpillement fantastique.

Mais chameaux et chevaux, qui jamais n'ont entendu le bruit d'un moteur, croient venue la fin de ce monde.

Les attaches sont rompues, les cavaliers, ne maîtrisant plus leurs montures, sont emportés en une chevauchée infernale.

Au petit jour, le vent d'est promet un ciel calme.

Texte et photos de ROBERT JARVILLE.

Ci-contre :

Aux confins du désert. — A l'heure du repos, H.-R. Lenormand, Suzanne Stanley et Esther Kiss recherchent la fraîcheur de la palmeraie. — Monstres endormis, les projecteurs.

Ci-dessus :

Le chariot du traveling. — Firmin Gémier dirige l'action.

Peau noire, Nuits blanches, Étoiles, etc... CONTE CINÉMATOGRAPHIQUE



LORSQU'EN février dernier la petite Lily S..., qui avait toujours rêvé d'être une grande vedette, fut admise à figurer dans le dernier film de Carlo D..., le metteur en scène bien

connu, elle vécut une des plus grandes joies de sa vie.

Elle devait y faire un rôle de femme de chambre et prononcer exactement quatre mots, pas un de plus, pas un de moins. Mais quatre mots susurrés d'une voix irrésistible peuvent décider d'une carrière, et Lily n'attendait pas moins que la célébrité de ces débuts, sinon sensationnels, du moins capables de la faire remarquer par quelque grand cinéaste, — plus grand encore que Carlo D..., — en quête d'une beauté originale.

Originale ? On ne pouvait malheureusement pas dire qu'elle le fût. Harmonieuse, tout au plus ; mais l'originalité, au cinéma, s'acquiert avec la gloire, et Lily comptait sur ses premiers succès pour décider si elle donnerait dans le genre Garbo, Crawford, Harvey ou Annabella.

Tout étant une question de sourcils, il était toujours temps d'aviser.

Pour l'instant, on ne pouvait encore savoir si elle était jolie, car il lui manquait le brevet indispensable d'avoir été l'interprète d'un metteur en scène en renom.

Une grosse déception attendait Lily au seuil de ce qu'elle se figurait être le bonheur. Le film étant trop long, on avait coupé certaines portions de scènes accessoires et, comme de juste, ce fut celle dans laquelle Lily introduisait le jeune premier photogénique dans le boudoir de l'amoureuse en pyjama japonais qui écopa.

Lily en pleura trois jours. Elle alla ensuite geindre auprès de son metteur en scène, qui, débordé par d'autres travaux, n'avait envie que d'une chose : envoyer au diable « ce moustique » qui n'avait pas à se plaindre, puisqu'il avait touché ses cachets. Mais le « moustique » était déchaîné et Carlo D., s'il eût été un peu plus clairvoyant, se fût aperçu que les yeux de Lily excellaient à lancer des éclairs...

Or, il ne vit rien, car l'heure de la pauvre enfant n'était pas encore venue, et elle connut de nouveau trois jours de larmes, car les mots de la fin l'avaient assommée comme un coup de massue.

En effet, Carlo, à bout d'arguments et ayant renoncé à lui expliquer que ce découpage n'était pas une injure personnelle, n'avait-il pas eu l'air d'insinuer que, si elle avait montré un peu plus de sex-appeal dans ce modeste rôle de femme de chambre, les ciseaux, cause du drame, se seraient peut-être égarés en quelque autre endroit du métrage...

En somme, on lui reprochait d'être fadasse ! Fadasse ! Une femme accepte-t-elle d'être injuriée de la sorte, surtout lorsqu'elle s'est mis dans la tête de plaire aux foules !

Lily rumina sa déconvenue pendant plusieurs semaines. Puis vint l'été, cet été caniculaire et doré qui versa tant de soleil sur les épidermes et dans les cœurs...

Dès le mois de juillet, comme elle était indépendante et jouissait d'une sobre petite fortune, elle alla s'installer sur une plage, — une plage à la mode, bien entendu, — décidée à faire subir à sa beauté une transformation rationnelle. Elle se dépouilla aussi de son pseudonyme désuet, et de Lily devint Gaby.

Changer de couleur de peau fut d'abord l'enfance de l'art. Couchée, non pas dans le foin, mais sur un sable assez brûlant pour y faire cuire un œuf à la coque, Lily se dora depuis la pointe du gros orteil jusqu'à la racine

des cheveux, ayant su choisir ses heures pour exposer, sans témoins, sa nudité intégrale aux rayons de l'astre indiscret.

Comme par enchantement, ses cheveux, ses cils, ses yeux même, prirent un reflet inattendu, et la petite figurante fadasse devint en peu de temps une inquiétante poupée cuivrée, aux ongles sanglants (résistant à l'eau de mer), aux sourcils accusant une pente de 60 p. 100 (ce qui n'avait jamais encore été atteint), aux muscles menus mais durs comme l'acier.

Ah ! il fallait la voir, étirant ce corps nouveau fabriqué par ses soins, sous les regards décolorés des nouveaux débarqués, ces gens aux bras blancs et aux muscles flasques qui sentent la lumière électrique et l'asphalte à plein nez !

Or, un beau jour, voici que parmi ceux-ci elle aperçoit le beau Carlo D... (car j'avais oublié de dire qu'il était beau), arrivé la veille et venant aérer au vent du large sa peau verdie par l'atmosphère des studios.

Comme par hasard, à midi, la Potinière les réunit à la table voisine. Lily comprit alors à quel point elle était méconnaissable. Carlo faisait en effet des travaux d'approche, comme avec une inconnue, bombant le torse et essayant de paraître à son avantage.

L'aventure amusa Gaby. Comme Carlo ne lui avait jamais déplu, elle trouva piquant de noyer la haine qu'elle lui vouait depuis trois mois, dans les délices, — et quels ! — d'une nuit d'amour.

Peau noire, nuits blanches, passade, passion...

Au bout de huit jours, Paris le rappela. Il promit de n'y rester que quarante-huit heures, mais, à son retour, celle qu'il appelait « sa petite idole noire » avait disparu.

Il avait déjà conçu pour elle, pourtant, un scénario dans lequel elle ferait un rôle de princesse indoue, énigmatique et rosse, et joignant à la cruauté orientale toute la rouerie de l'Occident.

Il faillit en faire une maladie, d'autant plus qu'il lui fut impossible d'obtenir de qui que ce fût des précisions sur le lieu de destination de Gaby, qui était devenue le grand sujet de conversation des cocktails-parties, depuis qu'elle s'était affichée pendant huit jours avec le « grrrand metteur en scène » Carlo D...

— Sensationnelle, votre nouvelle vedette, mon cher. Quand la sortez-vous ? Dans quoi ?

— Attendez d'abord que je la retrouve ! osait-il seulement dire à ses intimes.

Le temps travaillait pour Gaby. Le mois qu'elle passa à affoler Carlo par sa disparition, qu'il faillit maintes fois signaler à la police, — ce dont il s'abstint par peur du ridicule, — fut de sa part un trait de génie.

Lorsque, plus tard, elle se présenta, ingénument, chez le metteur en scène, elle lui trouva un air misérable.

— Vous êtes malade ? dit-elle.

— Pas question de ça, fit-il, haletant de joie. Je croyais que tu n'avais été qu'un rêve, un rêve réalisant mon idéal d'homme et de cinéaste, mais un rêve...

— Tiens, tiens...

— Veux-tu que nous fassions de grandes choses ensemble ? Ça te dit d'être célèbre ?

— Pourquoi pas ?

— Tu n'as jamais tourné ?

— Jamais.

— Tant mieux. Avec ta personnalité, tu vas être une révolution à l'écran, et puis, je t'aime...

... ..

Une grande vedette était née.

JACQUES SEMPRÉ.

L'ENVERS DU DÉCOR :



LES FIGURANTS

S'IL est des bagnards que des films de plus en plus nombreux essaient de réhabiliter, s'il est des prostituées que des livres tâchent d'idéaliser ; il existe aussi des métiers obscurs, tristes et sans grande envergure que des écrivains rendent pittoresques, intéressants, voire même captivants. Il suffit qu'une action soit insignifiante, qu'un travail soit absolument quelconque pour qu'aussitôt il se trouve des « apôtres » pour les embellir, les magnifier. Parmi ces besognes limitées, ternes et dépourvues de toute gloire, celle de figurant me semble particulièrement séduire les journalistes cinématographiques. Un figurant ? n'est-ce pas un grain de sable dans l'immensité du Monde-Cinéma ? n'est-ce pas l'inconnu qui contribue à former un tout, un film, un chef-d'œuvre ? que sais-je encore ? Que n'a-t-on pas dit sur cette carrière ? que n'a-t-on pas inventé pour la rendre émouvante, « artistique », pour faire de ces pauvres bougres des génies méconnus, des « offrandes » à l'art ? Oui, évidemment, tout cela est très joli, très pathétique et propice à attendrir le cœur de nombreux lecteurs. Mais, hélas ! souvent, trop souvent, tout autre est la réalité.

Les figurants ? généralement ce sont des gens qui ont faim, qui feraient n'importe quoi pour gagner quelques centaines de francs. De grands artistes ? Allons donc ! Est-ce qu'on a le temps de penser à l'art, à la beauté, aux sentiments élevés et nobles quand « on n'a rien à se mettre sous la dent » ?

Oui, peut-être parfois, au fond d'eux-mêmes existe-t-il quelques belles pensées, quelques idées grandes et pures, peut-être ne sont-ils pas insensibles au génie, peut-être sont-ils émus par un poète, mais, pour l'instant, ils n'ont pas le temps, ils n'ont pas le courage ni l'esprit assez insouciant pour prêter attention à ces « à-côtés » de l'existence.

...

C'est tout un monde que la figuration, un monde coloré, bruyant, bariolé, pittoresque, attirant quand on l'approche pour la première fois, combien décevant quand on apprend à le connaître !

Comme dans une monarchie bien organisée, il y a une hiérarchie dans la figuration, on y trouve de tout, du meilleur et du pis, et beaucoup de « très moyen »... de tout ce qui compose un monde, dont la figuration est un raccourci piquant.

...

Voici d'abord la catégorie la plus courante, la plus répandue : la petite femme toquée de cinéma ; elle connaît le nom véritable de toutes les vedettes, leur âge respectif, leurs amours ; sa chambre est décorée avec l'effigie de Novarro et de Gary Cooper. Elle veut tenter sa chance ; elle aurait tout aussi bien pu être mannequin, dactylo, ou poule... parfois elle cumule. Elle s'habille avec excentricité, elle minaude à tout bout de champ, elle se décolore davantage que Jean Harlow ; elle a les ongles chaque jour plus rouges... elle est très aimable et ferait pas mal de « sacrifices » pour « arriver ». Si seulement un chef de production ou un metteur en scène, voire même un assistant, pouvait la remarquer, et vraiment il est difficile qu'elle passe inaperçue... Généralement, quand elle parle de telle ou telle vedette qu'elle vient de voir tourner, elle annonce qu'elle est très déçue, que vraiment cette « petite » n'a aucun talent, que tout est « piston » dans ce métier, que « c'est honteux » (comme elle consentirait à faire davantage pour dénicher un tout petit bout de rôle... !)

Parallèlement à cette personne bien avenante, voici le jeune homme, genre gigolo (soyons aimable). Cheveux gominés, lustrés, colés, plaqués, costumes impeccables, cravates dernier cri, mains parfaitement soignées et... généralement il n'a pas un sou en poche... c'est une énigme que de savoir comment il a pu se procurer cette garde-robe si richement achalandée... Mais ça ne regarde que lui... et quelqu'un d'autre, bien sûr ! Cet apprenti jeune-premier est naturellement persuadé que lui seul peut remplacer Valentino.

...La petite femme toquée de cinéma...



S'il chante souvent faux, il danse par contre généralement très bien, car, très « consciencieusement », il « répète » dans tous les dancings à la mode. Poussant le sacrifice encore plus loin, il dansera avec n'importe qui, même avec une dame un peu mûre qui comble des ans l'irréparable outrage par de scintillants bijoux et une fortune intéressante... Il vous dira facilement qu'*Andromaque* est de Corneille ! Mais je vous affirme que la vie privée de Clark Gable n'a pas de secret pour lui...

Un petit détail vous permettra d'identifier facilement cette catégorie de figurants : sur leurs cartes de visite respectives, où leur nom véritable a été troqué pour un pseudonyme ronflant, on trouve en caractères gras « artiste dramatique »... C'est en effet bien triste...

* *

Mais, rassurez-vous, tous les figurants ne sont pas d'une espèce aussi médiocre ; il y en a qui aiment vraiment, sincèrement le cinéma, qui veulent réussir, qui ont confiance en leur étoile ; ils travaillent avec des professeurs s'ils ont assez d'argent ; ils bouquinent, la jeune fille ne pense qu'à économiser pour prendre des leçons de chant et de diction. Ceux-là ne se vantent pas de leur métier, ils ne sont pas piliers de dancing et de cabaret, ils rapportent leur mince cachet à la maison si leur famille est besogneuse. Elle n'écoute pas les « conseils » que lui prodiguent les figurantes habituées à ce métier. Lui, ne se laisse pas entraîner par les « jeunes premiers » cosmétiqués. Mais cette patience, cette énergie n'ont qu'un temps. Si, malgré leur bonne volonté, leur endurance, ils voient qu'ils ne décrochent pas le rôle convoité, s'ils ne peuvent arriver à être recommandés à un producteur, alors ils se laisseront glisser vers les autres, vers ceux pour lesquels la figuration est devenue un vrai métier. Mais souvent aussi, las, écœurés, désabusés, ne pouvant plus supporter cette atmosphère étouffante, cette vie mesquine sans horizon, bornée, étriquée, ils se sauveront, ils retourneront vers les bureaux, les ateliers, conservant au fond d'eux-mêmes la blessure d'un espoir anéanti, d'un beau rêve envolé...

* *

Et voici ceux qui ont faim, tout simplement. Sans distinction d'âge, de catégorie, de milieu social, ils sont là à quêter un emploi, un pauvre petit cachet. Pour eux, peu importe le film et ses interprètes pourvu qu'ils puissent manger, qu'ils rapportent à la maison de quoi payer le loyer, de quoi soigner la femme malade, ou le mari qui est « foutu », les gosses qui braillent quand leur estomac est vide...

Par-dessus toute cette misère, il y a les gosses...



...Le jeune homme, genre gigolo...

On les croise dans la cour du studio, livides, ne sachant même plus sourire, craintifs, pauvres bougres aux joues émaciées par les privations, femmes jeunes encore dont les yeux ont perdu tout l'éclat à force de pleurer, jeunes gens aussi qui se révoltent contre le sort, qui étalent leur souffrance, leur misère, avec frénésie, avec sadisme. Et les vieillards ? épaves lamentables, brisées, anéanties ; les rides, les sillons creusés dans leur peau par la douleur, par les années, transparaissent sous le fond de teint qui rend plus pâles encore leurs pommettes exsangues, leurs yeux emplis de fièvre. Certains ont connu la richesse jadis, d'autres la gloire ; l'un fut grand acteur, cette femme là-bas a conservé sa distinction, sa noblesse

sous sa défroque ridicule ; sa démarche est toujours racée malgré les talons éculés... et ici, un général russe n'a plus gardé de son prestige de jadis que sa belle barbe blanche, que sa moustache triomphante : il ne veut pas abdiquer encore...

Par-dessus toute cette misère, encore plus bas que cette crasse, il y a les gosses, les pauvres mômes, les bébés que papa ou maman traînent jusque-là pour les faire travailler. Et, dans un coin, ils font la causette pendant que leurs mioches s'usent sous les lumières. Il paraît que « les parents » ne trouvent pas d'embauche. Mais alors, que font-ils là au lieu de courir partout, d'accepter les plus basses besognes plutôt que de s'avilir à cette honte, à cette fange : faire travailler leurs enfants à l'âge où ils ne devraient que rire ou être à l'école. N'ont-ils pas le temps pour connaître les laideurs de la vie, pour côtoyer la boue et la misère humaines ?

* *

On dit que beaucoup d'acteurs aujourd'hui célèbres sont « sortis » de la figuration. On raconte mille histoires merveilleuses sur la réussite imprévue de Valentino, de Norma Shearer, jadis figurants eux aussi. Oui, c'est vrai, mais celui qui arrivera, qui deviendra « quelqu'un », n'est pas un figurant ordinaire ; dès que pour la première fois il pénètre dans un studio, on voit qu'il ne fait pas partie de la masse, que jamais il ne s'accommodera de cette existence étroite, terne, sans but, sans horizon ; il ne reste pas en foule compacte avec tous les « autres », il ne se divertit pas de leurs plaisanteries de mauvais goût, de leurs intrigues bêtes et laides ; il se considère comme un intrus ; les figurants eux-mêmes ne le considèrent pas comme un des leurs.

Si l'on reste longtemps dans ce milieu, on s'enlise, on tombe, on perd toute personnalité, on devient vraiment un anonyme. Ceux qui, partis de très bas, ont réussi, c'est qu'ils ont su secouer ce joug, s'évader de cette geôle, fuir cet anonymat fangeux. Un figurant qui s'accommode de son travail (je ne parle pas de ceux qui n'envisagent là qu'un moyen de gagner de quoi continuer à vivre), un figurant, dis-je, qui endure et tolère de passer ses journées à courir avec les autres, à marcher avec les autres, à regarder avec les autres, un homme qui ne se révolte pas devant cette misère, qui consent, tête basse, à devenir un rouage de cette immense machine à broyer la personnalité, à anéantir notre moi pensant et agissant, un tel être humain restera figurant toute sa vie.

MARCEL BLITSTEIN.

MON COURRIER

par Lucien WAHL

Le notaire ennuyé.

J'ai reçu la lettre suivante :

« Je suis entré, l'autre jour, dans un établissement de Villeneuve-sur-Bièvre, où je suis honorablement connu en qualité de notaire. Les actualités passeront sur l'écran. Un speaker, déclamatoirement insupportable, commentait ainsi quelques images : « Une rafle eut lieu l'autre soir dans un faubourg de Paris. Vous voyez ici les filles traquées et en fuite, les policiers assurant la propreté de la capitale et quelques gens distingués prouvant leur identité... », etc. Je remarquai alors ma propre image.

« Je ne fus pas spécialement étonné du fait puisque je me rappelais avoir, lors de mon récent séjour à Paris, été mêlé à un encombrement de cette sorte, mais je n'y avais point remarqué d'opérateur de prise de vues. Au spectacle de mon portrait, je fus cependant ému. On le serait à moins. Je sentais, dans l'obscurité, des regards essayant de pénétrer les miens. Sachez, monsieur, que je n'ai rien à me reprocher. Je suis marié, père de famille, et, si je m'étais trouvé dans la capitale, c'était pour mes affaires, sur lesquelles je ne puis rien dire, car je suis lié par le secret professionnel. Or, précisément à cause de mon devoir d'officier ministériel, j'avais caché le but de mon voyage à ma famille, à qui j'avais déclaré que je m'étais rendu à Beauvais pour voir un collègue.

« Or, ma femme et mes enfants étaient avec moi quand mon image parut sur l'écran. J'eus beau, en rentrant, nié que ce fût la mienne, la notairesse me parla rudement et, si j'en crois sa décision, le nombre de mes enfants ne sera pas augmenté. Je m'en consolerais et peut-être m'en réjouirais-je si, dans le même temps qu'elle affirmait cet avenir, une femme n'avait juré qu'elle me considérait comme un dégoûtant. Que faire ? Si je poursuis l'éditeur du film, il prouvera qu'il s'agit bien de moi, car une enquête le démontrera facilement. Je n'ai qu'à me taire, mais avouez que le cinéma est quelque chose de bien détestable... »

Le vent et la pluie.

Deuxième épître :

« Vous connaissez, monsieur, le *Dialogue du vent et de la mer*, de Claude Debussy. Quoi de plus significatif ? Vous n'ignorez ni *Pacific 33*, d'Arthur Honegger, ni bien d'autres musiques évocatrices. Depuis que le cinéma est parlant et sonore, il a oublié ces ouvrages et n'en inspire pas d'autres. Quand il veut faire parler le vent, il l'imité comme aux premiers jours du vieux cinéma, il se refuse à la manifestation d'art. Est-ce que ça va continuer ? Est-ce que les critiques vont continuer à s'extasier sur l'imitation fidèle du bruit des vagues et des glouglous du gargarisme ? Si c'est ça le cinéma, avouez que c'est quelque chose de bien détestable. »

Allemands à Paris.

Troisième note :

« J'ai entendu, un soir, dans une réunion où un débat s'était engagé sur le travail des artisans allemands exilés en France, déclarer que les gens venus de Berlin ne pouvaient, comme metteurs en scène, faire quelque chose de parisien. Je ne suis qu'un profane, mais il me semble que, depuis que les metteurs en scène sont légalement des auteurs de films, des intellectuels, des



... Vous voyez ici les filles traquées et en fuite, les policiers assurant la propreté de la capitale... (photo extraite de « Cœur de lilas »)

créateurs, ils inventent beaucoup moins et donnent rarement des preuves d'une personnalité fixe. Pour un René Clair, pour un Stroheim, pour un Charlie Chaplin, dont on reconnaît tout de suite la patte, combien d'artistes ne peuvent que diriger des éléments hétéroclites, parfois avec un très vif talent, mais sans s'affirmer originaux ! Les noms les plus connus le prouvent. Le King Vidor de *Cynara* est-il reconnaissable ? Et, quand un Français opère en Allemagne, son film a-t-il seulement la même lumière qu'il aurait en France, avec le même scénario et les mêmes acteurs ?

« L'esprit français a des particularités triomphantes, mais il ne faut pas l'assimiler à l'esprit parisien, qui n'a rien de durable. Par exemple, de Flers et A. de Caillavet ont vécu en même temps que Capus, mais je crois que celui-ci durera et non ceux-là. Aurélien Scholl était « Parisien », et ce qu'il a écrit paraît bien faible, de même que Pierre Véron. Mais la musique d'Offenbach, qui arrivait de Francfort, nous ravira toujours. On dira : « Musique n'est ni texte, ni cinéma... » Mais Albert Wolff, qui venait aussi de Francfort, fut le plus influent chroniqueur de Paris. Auparavant, Fiorentino, qui était Italien...

« Mais il s'agit de cinéma. Les artisans venus d'Allemagne à Paris, — là est la question la plus frappante, — ont trouvé tous très vite du travail ici, alors que des Français chôment. Ce chômage est infiniment triste. La réunion à laquelle j'ai assisté n'a proposé aucune solution. Moi qui n'appartient pas au cinéma, comment en trouverais-je ? Mais il me semble qu'étant donné le choix de la majorité des sujets de films acceptés, les Français en chômage devraient essayer de tracer un programme intelligent, en commun, qui prouverait leur supériorité écrasante, car il n'est pas difficile de trouver mieux qu'un tas de rééditions, de recommence-

ments, de mauvaises pièces ou de bonnes comédies que le cinéma rabaisse.

» Il est vrai que je ne sais pas si, même soutenus par la presse, ces Français courageux seraient écoutés. Alors, le cinéma serait donc quelque chose de bien détestable ? Je ne puis pas le croire. »

Masochisme.

Quatrième babillarde :

« Depuis quelque temps, ne trouvez-vous pas que les scientifiques du cinéma s'effacent ? Ce n'est pas trop tôt. Sans doute est-il stupide d'examiner l'écran trop simplement, mais les théoriciens, vous savez... ceux qui comparent Charlot à un philosophe et veulent parler de Freud à tout bout de champ, ne nous accablent plus de leurs fausses ou vraies connaissances. Mais ce n'est pas une raison pour ne plus se souvenir de ce que la vie ou les livres intelligents ont pu nous apprendre. En fait, le fameux mot « masochisme » peut s'appliquer à un certain nombre de films de Charlot. Cela ne signifie pas que Sacher-Masoch, que M. Léopold Stern vient d'étudier une pénétration, ait inventé quoi que ce soit. Le plaisir de souffrir a toujours existé. Le film montre souvent des gens qui aiment d'avoir mal. Mais je sais des personnes qui adorent voir de mauvais films. Il n'y a pas pire masochisme. »

Enfantillage.

Cinquième pli. Cette fois, un petit garçon m'écrit. Je me demande si un lecteur de Courteline ne lui a pas dicté cette lettre, car elle traduit des impressions pareilles à celles qu'un enfant, imaginé par l'auteur de *La Cruche*, donnait à un copain à propos d'une pièce légère et d'une féerie du Châtelet. C'est peut-être une coïncidence. Voici, toutefois, un extrait des lignes que j'ai reçues et qui sont signées « Paul-Numa Rabelié, sept ans et demi ». En les copiant, je n'en respecte pas l'orthographe :

« On m'a emmené voir *Ariane*. Ma sœur mariée a dit

à maman que c'était honteux de raconter ces amours devant des enfants. Je ne sais pas pourquoi. J'ai pourtant bien compris qu'un monsieur et une dame s'aimaient et se revoyaient, mais c'est tout ce que j'ai pu voir. Il y a des tas de phrases dont je n'ai pas saisi le sens. Je me suis ennuyé et, quand j'ai vu qu'on parlait d'un drap brûlé, je n'ai pas su pourquoi. Je me demande encore pourquoi il n'y a pas eu d'incendie et qu'on n'a pas vu la blanchisseuse. Ma sœur mariée a des idées drôles, mais elle a raison quand elle dit qu'il ne fallait pas me mener voir *Ariane*, et que ce n'est pas pour les enfants, puisque je me suis endormi plusieurs fois. Alors, on m'a conduit, la semaine suivante, dans un autre cinéma, en me disant que c'était pour les enfants, et j'ai vu *Trader Horn*. Figurez-vous qu'il y a dans ce film une femme blonde, je ne vous dis que ça... »

J'arrête là une citation que je ne puis reproduire décemment, tant mon correspondant mineur y a mis de naïveté, et l'on sait que la naïveté parfois touche au cynisme. Ah ! le spectacle pour enfants et jeunes filles a longtemps fait l'objet d'études. Si vraiment le film doit se soumettre à la nécessité pudibonde, pourquoi ne porterait-on pas à l'écran cette petite histoire qu'Henri Rochefort proposait le 26 mars 1866 pour une pièce destinée à la jeunesse féminine en raillant ceux qui voulaient que le théâtre devint innocent. Voici : « Léocadie, âgée de seize ans et demi, a un perroquet gris avec lequel elle a été élevée et qu'elle affectionne absolument comme s'il était de la famille. Un jour, le perroquet disparaît tout à coup. Démarches, recherches de toutes sortes, promesses réitérées de récompenses honnêtes, rien n'y fait. Enfin, à la scène quatorze, au moment où l'intérêt est surexcité au plus haut point, Léocadie apprend par le concierge (rôle comique) que c'est la bonne qui a vendu le perroquet gris, après avoir pris la précaution de le teindre en vert pour dérouter les soupçons. »

Parlant, sonore et en couleurs, ce serait admirable et on en tirerait un roman.

LUCIEN WAHL.

DÉFENSE DU GOUT PROVINCIAL

M. ALFRED SAVOIR, qui est un de nos grands auteurs dramatiques, fait aussi profession de s'occuper de la critique des films dans un hebdomadaire parisien.

Dans un de ses articles, — celui qui concerne le nouveau film inspiré par le vieux mélo *Roger la Honte*, — M. Alfred Savoir écrit ceci : « A la sortie, une dame pâme disait : « Ça nous change de ce que nous avons vu hier. » Moins que vous ne le pensez, Madame, car ce que vous avez vu hier procédait vraisemblablement du même esprit. » L'histoire se passe dans une ville de province, « dans une grande ville du Midi ». Comme nous n'y étions pas, nous ne pouvons dire si M. Savoir écrit vrai. Nous le croyons bien volontiers. Puis la critique continue : « Les quelques bons films que nous applaudissons à Paris n'arrivent pas toujours en province. » Ce qui se révèle, hélas ! parfaitement exact, si l'on veut bien néanmoins ne pas généraliser. Lyon, qui est une ville de province, ignore quelques bons films. Mais M. Savoir reprend d'une façon osée et presque inconvenante : « Mais ceux — les films — que nous détestons ou qui nous semblent ridicules y sont accueillis généralement avec faveur. Je le constate sans honte ni remords. »

Nous ne comprenons plus. L'erreur de cette phrase éclate aux yeux. Elle émeut et scandalise. Certes Paris est le berceau des arts, comme disent les littérateurs, le soleil de la France intellectuelle. Ceux qui approchent ce soleil de très près peuvent sentir sur eux son influence,

qui fait croître et la puissance de leur jugement et la justesse de leur goût. C'est une chose très possible. Pourtant nous connaissons des personnes qui vivent à Paris et dont l'intelligence en matière de cinéma restera le moindre de leurs qualités, de même que nous ne pensons pas nous tromper en avançant qu'il existe des gens très connaisseurs à Briançon ou à Villefranche-sur-Saône. En un mot, il y a, à Paris, des crétins comme partout, et c'est normal.

Que des âneries plaisent à un certain public provincial, voilà qui ne fait pas l'ombre d'un doute. Si tous les amateurs de cinéma avaient le goût parfait, la crise de cet art serait à demi résolue. Les navets ne pousseraient plus parce qu'on les sifflerait sans pitié. D'ailleurs les metteurs en scène ne créeraient que du beau, puisqu'ils écouterait leur goût. Tout le problème artistique serait ainsi résolu. Resterait le côté pécuniaire, qui est une autre histoire, indépendante de ce thème. Beaucoup de spectateurs, à Paris, ne prennent-ils pas un grand plaisir à se repaître d'idioties filmées ? Mais oui. C'est prouvé, archi-prouvé. On ne peut discuter la vérité de cette supposition, qui est une certitude. Elle crève les yeux. Alors... Alors...

Si M. Savoir a voulu dire que la province manque de goût, ou que son goût se révèle mauvais, M. Savoir s'est trompé. Nous tenions à défendre la province parce qu'elle le mérite.

MAURICE BRUNIER.

Sylvia Sidney, de passage à Paris, nous a dit : « Non, je n'abandonne pas le Cinéma. »

CLARA BOW, en rupture de ban, ne tournait plus *City Streets*, le film de gangsters de Mamoulian... Il fallait choisir une nouvelle interprète : Mamoulian élit Sylvia Sidney... et le public ratifia son jugement. Étrange fille, cependant : un visage rond, aux pommettes très marquées; des yeux légèrement bridés, une bouche expressive, un corps harmonieux et vigoureux, un regard grave, un air pensif : Sylvia Sidney...

Elle a un grand succès dans *City Streets* auprès du charmant Gary Cooper. Puis elle compose, dans *An american Tragedy*, un personnage particulièrement difficile ; elle y est émouvante, bouleversante de sincérité et d'intensité dramatique. Puis ce sont des films que nous ne voyons guère : *Ladies of the Big House*, où elle est une fois de plus prisonnière ; *Confession of a Co-ed*, *The mirade Man*, *Street Scene*, sous la direction de King Vidor, où elle remporte encore un éclatant succès. Elle joue auprès de Fredric March dans *Merrily we go to vell* ; elle est une délicieuse Cio-Cio-San dans ce film médiocre qu'était *Madame Butterfly* ; elle joue — avec Georges Raft, vedette depuis *Scarface*, — dans *Pick up*, qui n'est pas encore sorti. Théodore Druser ; l'auteur d'*An american Tragedy*, profondément intéressé par le talent de la jeune artiste, lui fait interpréter le rôle de Jenny Gerhardt, d'après son roman du même nom. Son chef-d'œuvre à ce que l'on dit... Puis c'est le film avec Chevalier... C'est alors que se placent les rumeurs et les racontars... Sylvia Sidney quitte le studio, le film en cours et, — fait à peu près sans précédent, — prend l'avion pour s'embarquer plus vite, à New-York, à destination de l'Europe...

On raconte maintes et maintes choses... Elles n'ont qu'un défaut : c'est d'être fausses... La vérité, la voilà, puisque Sylvia Sidney est passée par Paris et que nous avons eu le plaisir de la voir, charmante à la ville comme à l'écran.

— On a bien déformé les choses, nous dit-elle. Voilà

les faits tels qu'ils se sont passés. Je viens d'être opérée d'un phlegmon à la gorge; je l'ai toujours eue délicate. A peine remise, je ne pouvais continuer à jouer dans le film commencé avec Maurice Chevalier. Le médecin du studio se refusait à admettre mon besoin de repos... Je tiens à ma santé, et vraiment je me sentais bien lasse...

Je suis partie. Neme demandez rien d'autre. De parler me fatigue encore, voyez-vous. Je suis heureuse d'être en France, d'être à Paris, où j'aime à me promener. Je ne veux que du repos et de la paix... Dans quelque temps, hélas ! bientôt sans doute, il faudra repartir pour l'Amérique... Un nouveau film à tourner. Ne croyez pas, cependant, que je n'aime point mon travail : c'est justement parce qu'il me passionne et que je m'y consacre toute que je ne peux le poursuivre dans de mauvaises conditions. Votre beau pays finira de me remettre, j'en suis sûre. Merci de votre gentillesse à tous.

Tels furent les propos de Sylvia Sidney. Qu'ajouterais-je ? Qu'elle n'est pas du tout « star », mais une jeune fille d'allure simple, à l'expression un peu triste, aux beaux yeux assez mélancoliques; elle a un sourire rare mais spontané, qui illumine comme une flamme son masque grave... Elle paraît simple comme une enfant, secrète cependant et pensive... Infiniment sympathique en tout cas... Laide, ont murmuré certains... Enviable laideur, que celle-là... Ce beau front, ces masses heureuses du visage, d'un modèle si harmonieux, ces yeux si profonds et si grands et cependant légèrement bridés, ce nez enfantin, cette bouche un peu grasse, aux coins sinueux, à l'expression bonne, ce corps charmant... Laide, Seigneur ! donnez-nous beaucoup de cette laideur-là... Non, pas laide, mais belle d'une beauté profondément originale et personnelle, car, à ses mérites d'artiste et de jolie femme; elle joint celui, rare entre tous, de ne ressembler à nulle autre et d'être, elle, toute seule, simplement, Sylvia Sidney.

LUCIENNE ESCOUBE.



De quelques suggestions qui, à l'occasion, peuvent être utiles

Nous avons vu, dans le précédent numéro, l'état de perfection auquel étaient arrivés les constructeurs d'appareils de prises de vues pour les amateurs. Nous avons vu également que chaque jour apportait de nouveaux progrès rendant ce captivant passe-temps de plus en plus à la portée de tous.

Nous voudrions examiner, dans le numéro de ce mois, si le travail de l'amateur répond aujourd'hui à la qualité des appareils existant sur le marché et, en toute simplicité, pour avoir mis nous-mêmes « la main à la pâte », comme on dit vulgairement, nous voudrions nous permettre quelques réflexions concernant ledit travail...

Un débutant à qui échoit un appareil de prises de vues devrait, s'il était raisonnable, faire de longs et minutieux essais avant de se lancer dans la réalisation d'un film, si court soit-il.

Essais dans le maniement de l'appareil : chargements, remontages, examen le plus approfondi possible de tous les rouages, d'une part, et surtout, surtout, essais des divers diaphragmes et des différents temps de pose, d'autre part. (Nous n'ignorons pas qu'il existe dans le commerce des appareils dits « posographes », mais encore ne convient-il pas de leur accorder une aveugle confiance.)

Toujours est-il que, agissant ainsi, l'amateur économiserait pas mal de temps et, ce qui est plus important encore, un nombre appréciable de mètres de pellicule.

Donc, l'amateur s'est livré à de consciencieux et fort poussés essais. Comme on dit, il possède son appareil « bien en mains » et connaît à peu près l'échelle de ses diaphragmes suivant la lumière du jour et les plans lointains ou rapprochés qu'il veut enregistrer.

Que va-t-il tourner ? Une bande dramatique ou un documentaire ?

Pour peu qu'il ait l'esprit inventif, la tentation, certes, est forte... Cependant quelle merveilleuse école sera pour lui le documentaire !

C'est le documentaire, en effet, qui lui apprendra à cadrer ses images, à composer chaque plan, à doser, à la prise de vues, la valeur intrinsèque de chaque scène, afin qu'au montage tel passage soit accusé dans un relief saisissant, comme l'a voulu son auteur,

ou qu'au contraire tel autre s'efface de lui-même, parce que le cameraman aura appris à lui donner une moindre importance.

On a accoutumé de dire qu'il n'y a pas deux angles de prises de vues pour une scène, mais un seul, qu'il s'agit de découvrir, afin de décupler son intensité. Le documentaire familiarisera l'amateur avec ces recherches et exercera la précision de son œil et de son esprit.

Mais, de grâce, que ce documentaire ne soit pas trop long et le sujet trop vaste, du moins pour commencer.

Un jour de marché, une rue animée et pittoresque, voire un square où jouent des enfants, par exemple, quoi de plus simple !

Et cependant une bande réalisée sur un sujet aussi mince peut dénoter chez le débutant de solides qualités d'observation et même de style. Là comme en tout, il y a la manière.

Nous croyons, pour notre part, que tout débutant cinéaste devrait s'exercer à de tels films de longs mois durant. Il y a une certaine analogie entre son cas et celui d'un élève musicien. Est-ce que ce dernier apprend à jouer du piano, par exemple en tapotant sur le clavier *Au clair de la lune* ? De même, si notre amateur veut faire de rapides progrès, il devra au préalable se familiariser avec toute une technique pas toujours dénuée de complications.

Admettons maintenant que notre jeune ami en soit arrivé au stade où, logiquement, il lui est permis d'envisager des projets plus vastes, nous voulons dire des films interprétés par des acteurs bénévoles sur un scénario précis.

Là, également, nous lui conseillons de ne pas voir trop grand. D'abord parce qu'il travaille dans des conditions exagérément précaires ; que si un film s'étend sur plusieurs semaines, il lui sera parfois difficile de réunir, dans un laps de temps aussi long, des acteurs bénévoles, et qu'enfin la réalisation d'un film s'étendant sur une trop longue durée risque de décourager et même indisposer son auteur contre le film lui-même.

Donc, des sujets courts, ramassés, dénotant une idée, sans développements abondants autour, la plupart du temps inutiles. Ne jamais oublier que la syntaxe cinématographique peut faire appel au raccourci et à l'ellipse.

Nous nous rappelons avoir vu der-

nièrement un film dramatique intitulé *Week-End*. L'histoire était celle-ci : quelques amis vont passer une fin de semaine à la campagne. Par fanfaronnade, l'un d'eux imagine de passer la nuit dans les ruines d'un château. Ses camarades, au cours de la nuit, cherchent à l'effrayer. Au comble de la terreur, dans l'ombre, il en tue un.

Une idée aussi dramatique pouvait donner naissance à un film puissant et vigoureux ; malheureusement, son réalisateur crut devoir nous montrer, au préalable, la vie de tous les personnages à Paris, ce qui, dans le cas présent, ne nous intéressait nullement, parce que ne faisant pas corps avec l'action véritable.

Résultat : ces prises de vues lui demandèrent de longues semaines d'efforts et, lorsque arriva le moment où il lui fallut réaliser les scènes du château abandonné, par suite du manque de moyens matériels peut-être, ou encore parce qu'il manquait de souffle, il escamota en partie le passage le plus fort de son film.

Week-End nous remémore également un travers dans lequel tombent volontiers les amateurs : c'est le nombre des personnages.

Que celui-ci soit le plus restreint possible. Où il vous faut deux acteurs, n'en prenez pas quatre pour faire plaisir à des amis. Sinon l'attention du spectateur s'égare sur des comparses et se disperse. De plus, choisissez vos acteurs d'aspects les plus dissemblables, afin qu'à la projection on n'aille pas les confondre.

Lorsqu'il s'agit d'un adolescent et d'un vieillard, évidemment, — La Palice en eût dit autant, — aucune crainte à ce sujet. Mais, lorsque c'est le cas de deux jeunes hommes, jouant le rôle de deux amis, par exemple, n'hésitez pas à les choisir, l'un brun, l'autre blond ; de même pour deux jeunes femmes.

Si vous saviez comme il est désagréable pour le spectateur d'avoir à se dire au cours d'une projection : « Voyons, quel est celui-là ?... Est-ce celui qui... mais non c'est l'autre... Pourtant il me semble... » etc., etc. Donc des types bien définis, solidement campés, qui ne redoutent aucunement le symbole : le mari, la femme, l'amant. Cela vaut encore mieux que l'impression de perplexité, souvent accentuée par le léger flou de la grisaille de la photographie.

MARCEL CARNÉ.

UN HOMME DE CŒUR

PERSONNAGES :

Paul Ritter GUSTAVE FRÖHLICH.
Clodion Sperling PAUL KEMP.
Président Monti GUSTAVE WALDAN.

et

Éliane Monti MARIA SOLVEG.

Réalisation de GEZA DE BOLVARY.

MONTI, le Président Monti, le grand Monti, tient entre ses mains les destinées de l'Union Bank, et, chose rare (faut-il le dire ?), joint les plus réelles aptitudes d'homme d'affaires aux plus nobles qualités d'honnête homme.

Sa banque est solide. Il s'en occupe sérieusement. Il a l'œil à tout. Il est craint et respecté. Bref, une affaire doublement en or, pour laquelle il déploie une inlassable activité, mais qui fait de lui l'un des hommes les plus riches d'Europe.

A ces raisons d'être heureux, — car Monti est heureux, — le Président en ajoute une autre, qui, celle-ci, est d'ordre sentimental et comble son cœur vieillissant. Il est le père d'une charmante fille, la délicieuse Éliane, qui a vingt ans (les charmantes jeunes filles ont toujours vingt ans) et qu'il a envoyée passer trois ans en Angleterre pour y parfaire son éducation.

Éliane arrive précisément aujourd'hui pour reprendre sa place au foyer, bien désert depuis son départ, car Monti est veuf depuis qu'Éliane est toute petite fille.

Inutile de dire qu'il n'est pas question d'obtenir ce matin quelque chose du Président. Il est tout entier à l'arrivée de sa fille, sa grande fille, qu'il veut aller cueillir à la descente du train.

Tant pis ! les signatures attendront ! le courrier partira un peu plus tard ; les

rendez-vous seront remis, mais Monti consacrera cette matinée à l'enfant qu'il n'a pas vue depuis longtemps !

Hélas ! un homme comme le président Monti ne dispose pas si facilement de ses minutes.

Aussitôt après les premiers embrassements et après avoir eu à peine le temps de se reconnaître, tandis que le père et la fille se disposent à monter en auto pour prendre le chemin du « home », un chef de service vient prévenir Monti qu'on l'attend d'urgence au ministère.





— A tout à l'heure, papa.

Éliane est tout heureuse de se retrouver dans la foule des passants, d'entendre parler sa langue, de revoir les coins familiers de sa grande ville.

Espiègle et légère, la voilà prise dans le flot des arrivées des trains de banlieue, bousculée à la sortie des bouches de métro. Comme c'est bon de se retrouver chez soi !

Sa petite valise à la main, toute mince dans son sobre tailleur de voyage, Éliane n'a certes pas l'air ainsi de la fille d'un multimillionnaire !

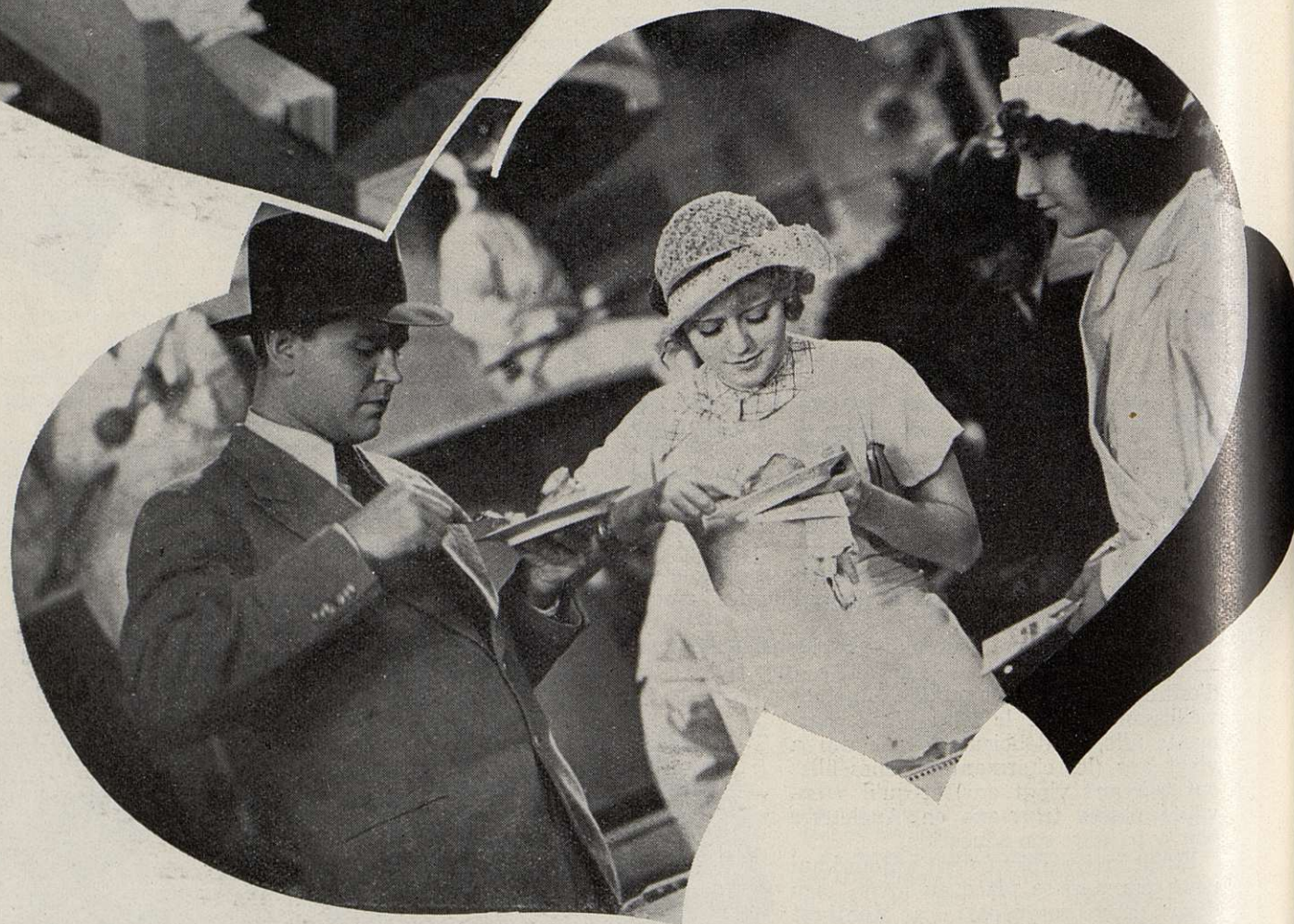
C'est bien ce que pense sans doute ce jeune homme qui, après avoir été jeté dans ses bras par un remous de foule, ne se décide pas à la perdre des yeux.

Son insistance à la regarder commence même à être gênante. Mais que fait-il ? Il semble à Éliane qu'il la suit...

Mais oui, aucun doute.

— Oh ! oh ! pense-t-elle. Il faut perdre ce gêneur !

Elle s'arrête aux devantures des boutiques, fait des détours... Le jeune homme montre autant de ténacité dans sa poursuite qu'elle en met dans son désir de le semer.



— D'urgence ? Comme c'est ennuyeux ! ma chérie !

— Mais vas-y vite, papa, au contraire, dépêche-toi !

— Allons, prends la voiture, je vais faire appeler un taxi.

— Mais pas du tout, je serai trop contente d'aller à pied. Cela me fait tant plaisir de revoir tout cela.

— Surtout, excuse-moi, ma petite Éliane, et à tout à l'heure.

Un sourire par-ci par-là, un mot un peu entreprenant, une remise en place, un peu trop gracieuse peut-être, voilà un flirt engagé selon les règles.

— Je crois que nous suivons pour le moins le même chemin, mademoiselle...

— Je ne sais...

— Moi, c'est ici que je vais...

Et le jeune homme d'appuyer sur le timbre d'un

splendide hôtel particulier. Éliane réprime un sourire. « Monti » est-il écrit sur une plaque de cuivre. Elle est devant chez elle.

— Vous allez chez le président Monti ? questionne Éliane ingénument.

— Oui... C'est un de mes amis intimes, dit-il, cherchant, sans aucun doute, à se faire valoir... Mais, vous le connaissez ?

— Entendu parler seulement. Monti, vous pensez, tout le monde connaît ça...

— Évidemment...

— Écoutez. Puisque vous le connaissez si bien, présentez-moi...

— Vous présenter ?... Mais comment ?...

— Comme votre sœur, votre cousine, je ne sais pas, moi...

— Très difficile ça !... fait le jeune homme, qui commence à trouver que sa conquête exagère.

— Puisque c'est votre ami intime...

— Enfin, je venais...

Et, comme la porte vient de s'ouvrir, il entre et la lui referme au nez.



Moins de deux minutes après, Éliane est sur les talons du jeune homme que l'on vient de faire pénétrer dans un salon d'attente, M. le président Monti n'étant pas encore rentré.

Très gêné et regardant les portes, le pauvre amoureux voudrait bien envoyer au diable cette jeune fille vraiment trop sans gêne.

— D'abord, quel est votre nom ?

— Hum... mon nom ?... Mademoiselle... Monca.

— Eh bien ! mademoiselle Monca, il faut déguerpir.

Voici ma carte, venez me voir chez moi, tout ce que vous voudrez, mais pas ici...

— C'est bon, au revoir, monsieur Paul Ritter, fait-elle en regardant la carte.

J. HAYCE.

(Lire la suite page 52)

Sur le "set" avec Claude Dauphin

POUR la ...ème fois, Claude Dauphin déclare son adoration à la frêle Renée Saint-Cyr.

Et sur tous les tons.

Implorant :

— Je vous aime.

Ardent :

— Je vous aime !

Tendre :

— Je vous aime...

Son interlocutrice, toutefois, ne l'entend pas ainsi : trépignant de colère, frappant le sol de ses hauts talons au risque de les briser, au comble de l'irritation, elle cherche à repousser l'impudent personnage, n'entendant pas du tout tromper son mari Pierre Etchepare avec un individu, fût-il séduisant de sa personne, qu'elle a failli renverser au bois, alors qu'il venait de s'engager sur un passage clouté.

Comme quoi notre Préfet de police, en instituant ces sortes de punaises géantes, n'avait pas prévu qu'elles pourraient être un jour la cause d'un amour aussi violent qu'irrésistible...

Il est grand temps de vous dire maintenant que tout ce marivaudage appartient en réalité au domaine de l'image mouvante ; qu'il ne s'agit pas du tout de Claude Dauphin, de Renée Saint-Cyr et de Pierre Etchepare, mais plus précisément des personnages filmés auxquels ils prêtent leur silhouette et leur talent dans une comédie qu'achève de tourner Félix Gandera d'après un scénario

dont il est l'auteur : *D'Amour et d'eau fraîche*.

Du reste, celui-ci, entrant dans le « champ », suffirait à dissiper toute équivoque... La scène marque un temps d'arrêt. Allons, nous sommes bien au studio, où acteurs et metteurs en scène sont éternellement tributaires de mille « accrochages » techniques ou autres...

C'est à ce petit intermède, non prévu au tableau de travail, que nous devons d'avoir pu converser quelques instants avec Claude Dauphin, sur le « set », entre une girafe à micro, un nègre à projecteur et les légendaires claquettes à numéros.

— Je suis entré « dans » le cinéma par la décoration, avoue de bonne grâce et sans nulle forfanterie le jeune premier *D'Amour et d'eau fraîche*. C'était, si mes souvenirs sont exacts, vers l'année 1927... *La Cousine Bette*, *La Vocation* marquèrent mes débuts au studio... D'autres films survinrent.

— ...

— Ah ! oui... les noms ? Mais n'est-ce pas au journaliste que vous êtes à me les rappeler, réplique avec un flegme imperturbable Claude Dauphin... Toujours est-il que, lorsque j'en eus assez de me mesurer avec des portants et du contre-plaqué, je lâchai le cinéma pour le théâtre... Même spécialité d'ailleurs...

— Si je comprends bien, les toiles peintes en trompe-l'œil avaient alors vos préférences sur le contre-plaqué ?...

— Je vous interdis de médire du théâtre, cet art admirable dont j'étais féru depuis ma plus tendre enfance... Après avoir dessiné à l'Odéon un certain nombre de décors pour les pièces du répertoire remises à neuf, j'abordai un jour l'interprétation... Cefut pour moi une double joie, car j'affrontai les feux de la rampe avec une pièce de mon père, Franc-Nohain (1) : *Le Chapeau chinois*...

» Après, ce fut le théâtre Tristan-Bernard, avec *Que le monde est petit*, du célèbre humoriste, laquelle pièce devait devenir film par la suite sous le titre de *La Fortune*...

» Pourtant, je ne revins pas au cinéma avec ce dernier film, mais avec *Tout*

(1) Claude Dauphin, de son vrai nom Claude Franc-Nohain, est, en effet, le fils de l'écrivain bien connu et le frère du délicieux « parolier » des amusantes chansons mises en musique par Mireille, dont *Couchés dans le join*...



s'arrange, un vaudeville de Diamant-Berger, où j'étais à la fois décorateur et acteur.

» Combien de films j'ai tournés par la suite : une quinzaine en comptant les sketches. Plus particulièrement : *Aux Urnes Citoyens*, *Clair de Lune*, *Une jeune Fille et un Million*, *Un Homme heureux*, *Paris-Soleil*, *La Fille du Régiment*, *Pas besoin d'argent*, *L'Abbé Constantin* et enfin... *D'Amour et d'eau fraîche*, que j'achève sous la direction de Félix Gandera.

» Avant peu, je pense entreprendre *L'Inconnue du Sleeping*, avec Florelle, et aussitôt après encore un autre film pour lequel les pourparlers sont fort avancés...

« Comme vous le voyez, les vacances, cette année...

— Content tout de même... car ce film *La Fortune*, que vous interprétâtes il n'y a que quelques mois, aura été, en ce qui vous concerne, un heureux présage...

— Oui et non, finit-il par avouer... Voyez-vous, pour moi, une chose prime tout : le théâtre. J'aime le cinéma, mais j'adore le théâtre. Le premier, pour un acteur, est trop souvent fait de morcellements ; on y travaille l'émotion avec des ciseaux ; tandis que le théâtre ! Dès qu'on entre en scène, on ne s'appartient plus... on est l'homme du rôle. On est plus *Claude Dauphin dans*... comme au cinéma, mais Pierre, Jean ou Jacques, tel que l'a voulu l'auteur...

» Qu'on n'aille pas prendre ce que je dis en mauvaise part. Encore une fois, j'aime le cinéma, j'ai une profonde admiration pour certaines de ses œuvres. D'autre part, j'ai travaillé, je travaille actuellement sous la direction d'hommes talentueux, aux côtés de camarades charmants. Cependant, je n'éprouve pas la jouissance artistique que me procurent les planches. Tenez, il m'est arrivé de jouer un soir à l'Odéon avec quarante de fièvre ! Quelques minutes avant d'entrer en scène, je tenais à peine sur mes jambes ; or, durant trois heures devant la rampe, je n'eus pas une seule défaillance. Aurais-je été capable d'une telle endurance sur un studio ? Je ne crois pas. Question d'ambiance, d'appui moral et même physique apporté par plusieurs centaines de spectateurs, de « climat » enfin...

— Mes enfants !... appelle une voix que je reconnais pour être celle de Gandera.

Je laisse Claude Dauphin tout entier à son rôle...



Trois typiques expressions de Claude Dauphin et, à droite, l'amusant artiste vu par Gosselin.

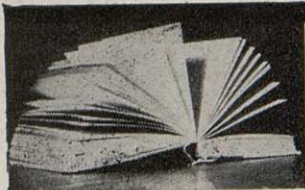


Sous la muette approbation du réalisateur, il joue la scène avec une conviction et une sincérité qui me rassurent :

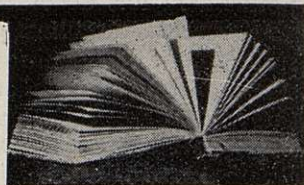
— Je vous aime...

Allons, allons, l'amusant jeune premier a été trop modeste tout à l'heure. A le voir apporter une telle flamme au texte qu'il prononce, il n'est déjà plus *Claude Dauphin dans*... mais bien le jeune homme qu'il incarne dans le film, timide et rieur, distrait et nonchalant, capable, comme un héros romantique, de vivre plusieurs jours durant... *D'Amour et d'eau fraîche*...

MARCEL CARNÉ.



DES LIVRES PRÈS DE L'ÉCRAN



ABSENCE — MARIE MARÉCHAL — LE CIVIL ET L'ARMÉE

DEVONS-NOUS considérer le livre auquel M. Marc Chadourne a donné le joli titre de *Absence*, comme un documentaire sur le Mexique ou comme un roman psychologique ?

Comme l'un et l'autre, bien certainement, car il semble qu'une part égale y soit donnée au voyage et à l'amour. Le lecteur le plus exigeant ne manquera donc pas d'y trouver une saveur très particulière, et il aimera cet ouvrage qui nous dépeint avec tant de vérité l'ivresse angoissée de celui qui part vers des paysages nouveaux en laissant en France l'objet de son amour et la lassitude, allant bientôt jusqu'à la trahison, de celle qui reste.

Cette épreuve de l'absence, qui est bien la pire que puisse subir un grand amour, — à moins que l'éternelle présence ne constitue, en pareil cas, un danger plus grand encore... — M. Marc Chadourne a voulu qu'elle soit librement consentie par ceux qui vont en être les victimes.

Rien n'obligeait, en effet, Juste Haudouard à partir pour le Mexique au moment précis où il croit avoir trouvé chez Anne Langle les raisons d'un bonheur vaste et durable, et, s'il assume ce risque, en pleine compréhension réciproque, en pleine certitude amoureuse, c'est qu'il le suppose réduit au minimum, du fait de la personnalité d'Anne, maîtresse passionnée mais réfléchie, ardente mais raisonnable. La fille du professeur Langle, Langle philosophe et psychiatre, plus grand que Bergson et que Freud, n'a rien, en effet, d'une amante vulgaire ou volage, et cette absence de trois mois, pendant laquelle Juste ira puiser, à la source, les éléments d'un ouvrage sur le Mexique, ne pourra que fortifier un amour qui a déjà donné ses preuves.

C'est du moins ce que pense Juste, malgré son inquiétude et ses accès de jalousie, qui se traduisent par des radios angoissées lancés au-dessus de l'Atlantique et reçus par une Anne d'abord blessée par ces soupçons inconsidérés, mais bientôt oublieuse et distraite.

Tandis que l'amour qu'il porte au cœur l'empêche de communier pleinement avec tout ce que le Mexique lui offre d'imprévu, de riche et de volup-

teux, il refuse de s'apercevoir que celle qu'il considère comme sa femme est trop petite pour un si grand amour.

Son retour sera atroce et son apaisement difficile.

« Il faut longtemps pour réaliser en soi la mort d'un être et plus longtemps encore pour accepter qu'il n'ait été qu'une illusion... Il lui restait à découvrir que l'on ne possède que l'imaginaire. »

En attendant, M. Marc Chadourne nous a fait découvrir le Mexique, le Mexique « indien », auquel il a su donner un relief saisissant.

Qu'il soit le Mexique des villes ou des campagnes, celui des riches, des paysans ou des aventuriers, il étincelle sous sa plume avec une égale vigueur. Il nous parle, nous éblouit, nous attire et nous effraie tour à tour, nous prend, enfin, sens et esprit, comme Lupé, la petite Mexicaine, sut le faire un soir de Juste Haudouard.

Si le cœur d'une femme peut être, à lui seul, plus beau que le plus beau paysage du monde, ce n'est pas, à coup sûr, celui de *Marie Maréchal* (Ferenczi), la triste héroïne de M^{me} Andrée Sikorska.

Sa vie, qui fut toujours faite d'assez basses intrigues auxquelles son imagination et on ne sait quelle soit morbide de dévouement ont fini par donner figure de générosité, est partagée entre les calculs qu'elle doit faire pour conserver à son foyer actuel une certaine harmonie et le désir de ne pas laisser perdre les dernières chances de bonheur qui s'offrent encore à elle, malgré les orages passés.

Il en résulte quelques drames de famille, qui inspirent au lecteur une pitié profonde, mêlée même d'un peu de dégoût, pour une humanité aussi vile et sur laquelle souffle si rarement le vent de l'esprit.

La peinture d'un tel milieu et surtout la création d'une Marie Maréchal exigeaient, de la part de leur auteur, des qualités peu banales. M^{me} Andrée Sikorska, qui n'a pas attendu ce

roman pour affirmer ses dons d'excellent écrivain, nous a montré à quel point elle les possédait. Elle a su dégager du caractère dangereusement complexe de son héroïne une sorte de séduction dont nous demeurons surpris, mais qui prouve que seule une femme était capable de trouver des accents aussi inattendus pour nous parler d'une autre femme.

« Tous les gens n'étaient que des fantômes auprès de cette femme complexe et complète, bizarre composé de spiritualité sans cesse fervente et de profondes forces terriennes, d'héritaires âpretés paysannes et de grands mouvements d'âme ; de mysticisme et de sensualité ; mère femelle et grandiose amoureuse. »

Le livre de M. André Foucault, *Le Civil et l'Armée* (Renaissance du Livre), pour paraître quinze ans après l'armistice, n'en passionnera pas moins tous ceux qui, comme lui, ont gardé le souvenir très vif des années qu'ils passèrent au service du pays comme « officiers de fortune ».

Ces admirables chapitres, dans lesquels l'auteur a réuni non seulement des souvenirs personnels, mais toute une intéressante documentation sur des faits dont nous ne connaissons jusqu'ici que les apparences, éclairent d'un jour tout à fait nouveau certains côtés du grand conflit qui mit aux prises, pendant quatre ans, la majorité des nations civilisées.

Le rôle prépondérant joué, au cours, des hostilités, par l'immense armée des forces de réserves, pourtant mal préparées par l'insipide vie de dépôt à remplir si brillamment leur devoir, est en outre remarquablement mis en relief par M. André Foucault, témoin avisé de bien des erreurs commises, officier de grand mérite qui sut ménager la vie de ses hommes et joindre, dans l'exercice de ses fonctions, l'intelligence la plus aiguisée au plus rare courage.

« Sa » guerre fut glorieuse comme celle de ses camarades, et son livre restera comme une belle et rude page d'histoire.

JACQUES SEMPRÉ.

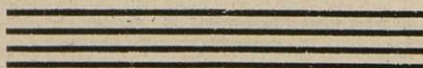


MARLENE DIETRICH, émouvante et remarquable interprète de *CANTIQUE D'AMOUR*, le grand réalisé par Rouben Mamoulian pour Paramount, obtient le plus vif succès au cinéma des M.

*Dans
les rues*



Quelques images du grand film réalisé par Victor Trivas, d'après le roman de J.-H. Rosny aîné, avec **MADELEINE OZERAY, MARCELLE JEAN-WORMS, W. SOKOLOFF, JEAN-PIERRE AUMONT, le petit LUGAN, etc...**



NORA GREGOR, une nouvelle vedette que nous révélera très prochainement un film policier d'une nouvelle formule : **CE QUE FEMME RÊVE.**

UNE PRODIGIEUSE
RÉALISATION CINÉMATOGRAPHIQUE





KING

Actuellement en exclusivité au Marivauda
on peut voir cette prodigieuse réalisation
par Merian C. Cooper. Scénario de N. de N.
et d'Edgar Wallace. Réalisation d'E. d'E.
et de Merian C. Cooper. Chef t. J. O'Brien. Production Cooper.

DISTRIBUTION :

Ann Darrow	FAY WRA
Denham	ROBERT
Driscoll	BRUCE C
Englehorn	FRANK F
Weston	SAM HAI
Un chef indigène	NOLE J
Second Maître	JAMES F
Le Roi des Sorciers	STEVE C
Lumpy	VICOR

et KING-KONG

Distribué par la Compagnie
Cinématographique

KONG

au Marivaux-Pathé-Natan.
réalisation conçue et exécutée
de Merian C. Cooper
scénario d'Ernest Schœdsack
chef technique : Willis
Cooper-Schœdsack.

IBUTION :
FAY WRAY.
ROBERT ARMSTRONG.
BRUCE CABOT.
FRANK REICHER.
SAM HARDY.
NOBLE JOHNSON.
JAMES FLAVIN.
STEVE CLEMENTO.
VICTOR WONG.
G-KING

Comptie Universelle
ographique.



Trois expressions de **JOSHUA KEAN** dans **OMBRES SUR LE RIFF**, mis en scène par Jean de Kubarski. Nous reverrons prochainement ce jeune artiste de grand avenir dans plusieurs autres productions, pour lesquelles il a déjà été retenu.



Jocelyn

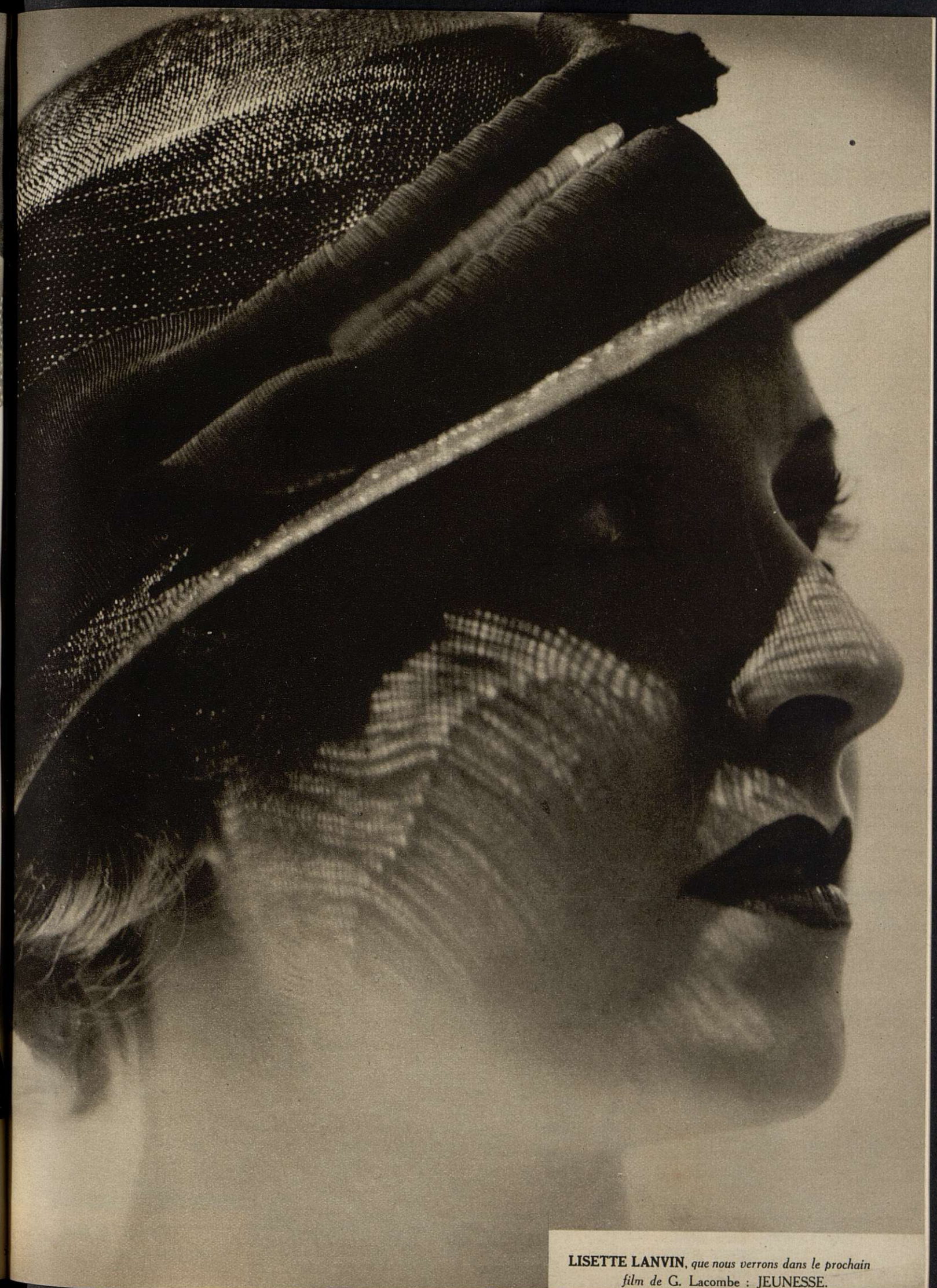


Le public du Colisée et de l'Olympia a réservé le meilleur accueil à cette œuvre de grande classe, adaptation du poème de Lamartine et réalisation de M. P. Guerlais, avec **SAMSON FAIN-SILBER** dans le rôle de Jocelyn et **M^{me} MARGUERITE WEINTEN-BERGER** dans celui de Laurence.



MISS HELYETT

Les Films Hakim ont présenté en exclusivité au Rex cette production : Vega, tirée de la célèbre opérette de Boucheron et Audran, et réalisée par Hubert Bourlon et Jean Kemm. Nous reverrons incessamment au Gaumont-Palace ce film, dont JIM GERALD et JOSETTE DAY sont les principaux interprètes avec PASQUALI PIZANI, ROBERT LEPEERS, SIMONE MAREUIL, DEVILDER, GERMAINE REUVER et ROGER BOURDIN.



LISETTE LANVIN, que nous verrons dans le prochain film de G. Lacombe : JEUNESSE.



MAGDE EVANS,
la ravissante interprète de *CONFLITS*
(Photo M. G. M.)

Une oubliée : LILIAN GISH

Cherbourg, juillet.

Je ne m'attendais certes pas, sur ce paquebot partant pour l'Amérique et où j'étais venu saluer quelques amis, à faire la rencontre d'une des plus grandes artistes qui aient illustré l'histoire du cinéma. Pour oublié qu'il soit de la foule inconstante, le nom de Lilian Gish n'en est pas moins l'un des plus fameux de cette période du jeune cinéma américain, qui connut les Pauline Frederick et les Nazimova.

Elle était bien jeune encore, — et moi aussi, d'ailleurs, — lorsque, il n'y a guère qu'une dizaine d'années, elle incarnait les touchantes héroïnes des deux chefs-d'œuvre de Griffith, ce pionnier du cinéma, aujourd'hui déchu de sa gloire : *Le Lys brisé* et *A travers l'orage*. Et c'était déjà une grande tragédienne que cette enfant si frêle, au visage angélique, vouée par un destin hostile aux pires catastrophes et aux tortures physiques et morales les plus raffinées. Elle jouait si sobrement et si simplement qu'on oubliait vite l'interprète et qu'on ne voyait plus devant soi qu'un pauvre petit être humain qui vivait et qui souffrait.

Elle était le type des héroïnes chères au Griffith de cette époque, le grand Griffith, qui l'avait découverte peu d'années auparavant et nous l'avait montrée dans *La Naissance d'une nation*, *Les Cœurs du monde*, *Le Roman de la Vallée heureuse*, *Le pauvre Amour* et *Les Deux Orphelines*.

Un autre metteur en scène de génie, le Suédois Sjöström, devait ensuite la diriger dans deux nouvelles œuvres de grande classe, *La Lettre rouge* et *Le Vent*. Puis, peu de temps encore avant de céder la place aux nouveaux favoris du public, elle paraissait sous les traits de Mimi de *La Bohème*, aux côtés de John Gilbert.

J'étais vraiment très ému de voir là devant moi l'animatrice géniale de tant de personnages qui avaient hanté mon imagination et touché ma sensibilité d'enfant. Je n'avais pas oublié son visage douloureux de fillette triste, qui n'a connu de la vie que les mauvais coups, ni ses yeux rêveurs de biche effarouchée, mais je ne m'attendais pas à la trouver si pareille aux personnages qu'elle avait incarnés. Pas précisément belle, et simplement vêtue d'un modeste tailleur noir et d'un léger manteau de pluie en soie, elle passait totalement inaperçue au milieu des voyageurs, à tel point que lorsque, notre long bavardage terminé, je la montrai à mes amis, ils ne voulurent pas croire que cette petite personne effacée était l'une des plus grandes artistes du monde.

— Je rentre d'Allemagne, me dit-elle, où je suis allée passer deux mois de vacances, de magnifiques vacances dans la Forêt-Noire, et maintenant je vais reprendre mon travail en Amérique... Depuis plusieurs années, ma sœur Dorothy et moi, nous sommes revenues au théâtre, où nous avions débuté avant de faire du cinéma.

Nous avons fait le tour des États-Unis, interprétant dans les grandes villes les pièces des auteurs américains modernes.

Voilà un sujet qui m'intéresse : le théâtre moderne américain, à peu près inconnu encore en France, est des plus florissants, et bientôt nous voici lancés dans une conversation passionnante où nous abordons tour à tour Eugène O'Neil, Elmer Rice, l'auteur de *Street Scene*, puis le théâtre allemand et russe, puis la danse.

Lilian Gish me pose à son tour des questions sur le mouvement théâtral français, notamment sur la prodigieuse « Compagnie des Quinze », dont elle a entendu parler, mais qu'elle n'a pas encore eu l'occasion de voir.

— Je brûle d'envie de voir cette troupe, car nous avons joué en Amérique une traduction du *Viol de Lucrèce*, et j'aurais aimé comparer ce que nous avons fait avec ce que les créateurs avaient donné...

Puis, nous revenons au cinéma. Elle me parle de ses débuts, du temps où elle « doublait » Zazu Pitts, à qui elle ressemble parfois étonnamment ; elle s'enthousiasme sur René Clair, qu'elle voudrait bien connaître et qu'elle admire passionnément. Elle me dit combien elle regrette le temps du cinéma muet, qui lui a donné tant de joies, et me laisse entendre qu'il est fort probable qu'elle vienne enfin à son tour au parlant.

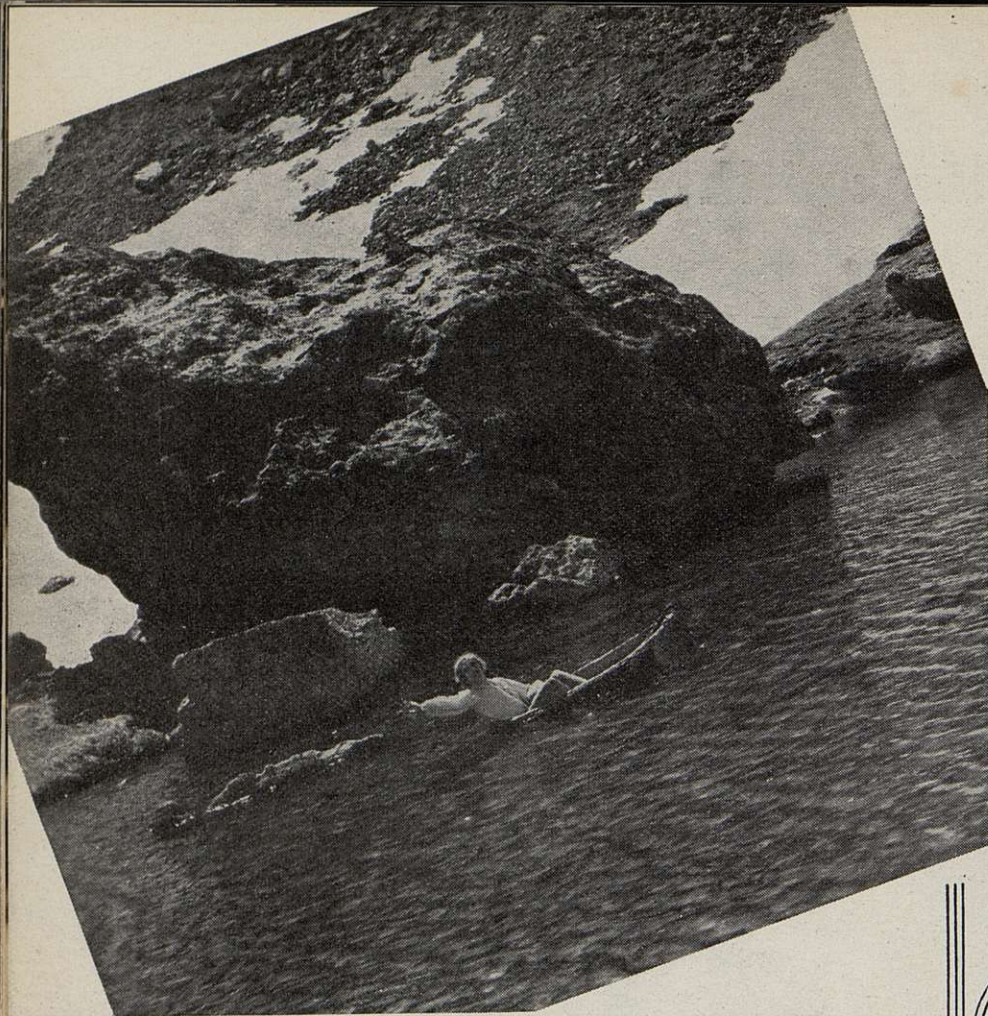
— A mon retour aux États-Unis, je dois interpréter une pièce nouvelle que mettra en scène l'un de nos plus grands metteurs en scène, Arthur Hopkins, qui a notamment mis en scène plusieurs pièces de Shakespeare, *Hamlet* et *Richard III*, entre autres. Il est question de mettre cette pièce à l'écran, et j'interpréterais alors le même rôle qu'à la scène.

Voici près d'une heure que nous bavardons. L'escalpe touche à sa fin. On sonne le gong pour rappeler à terre les visiteurs qui ne partent pas. Il faut se séparer, et c'est en lui souhaitant bonne chance que je quitte à regret l'admirable artiste qui, espérons-le, honorera bientôt l'écran parlant comme elle honora jadis l'écran muet.

J.-ROGER SAUVÉ.



Lilian Gish, qui fut une délicieuse Mimi dans « La Bohème », réalisé par King Vidor.



JOCELYN

PERSONNAGES :

Jocelyn.....	SAMSON FAINSILBER.
Laurence	MARGUERITE WEINTENBERGER.
Le père.....	OCTAVE BERTHIER.
L'évêque	LOUIS ROUYER.
Julie.....	JACQUELINE CARLIER.
La mère de Jocelyn ..	BLANCHE BEAUME.
La religieuse.....	ISA AUBERTIN.

Scénario et réalisation de PIERRE GUERLAIS.

« L'enfer n'est pas possible avec un tel amour !... »
(LAMARTINE.)

JULIE est belle, Julie est aimée, et pourtant son cœur s'inquiète. Son père est mort et sa mère ne possède pour tout héritage que le champ en pente qui entoure sa maison. Sera-t-elle assez riche pour être acceptée par la famille de son fiancé ?

Oui, si elle est seule à disposer de ces modestes biens, où le blé mûrit au soleil, tandis que non loin de là la poule nourrit ses poussins et la chèvre son cabri, à l'ombre du toit rustique.

Mais, Julie a un frère, Jocelyn.

Jocelyn...

Pour cette sœur aimée et pour la voir tenir le bonheur de ses mains, Jocelyn renoncera à sa part d'héritage familial. Ne sent-il pas d'ailleurs l'appel de Dieu ? Et y a-t-il autre chose qui l'attire que le recueillement et la prière, dans la contemplation d'une nature qui, plus que toute autre, parle à l'âme ?

Aussitôt sa sœur mariée et après de tendres adieux à sa vieille mère, Jocelyn partira donc pour le séminaire.

A pied, par le sentier de montagne, qui découvre toutes proches les premières cimes neigeuses, n'ayant pour tout bagage qu'un peu de linge et son bâton, le futur prêtre, dans toute la joie d'un don librement consenti, va vers le saint évêque qui dirigera ses premiers élans et se chargera de l'instruire.

...Presque séparé du reste des vivants dans sa studieuse retraite, Jocelyn n'a pas entendu gronder l'émeute révolutionnaire. Les campagnes jusque-là épargnées sont maintenant en proie aux spasmes sanglants. Des hommes et des femmes, armés de pistolets, de faulx, de marteaux, parcourent la région, semant la terreur, poursuivant les nobles, les prêtres. Sans jugement, les massacres commencent, la grande ombre de la guillotine s'étend sur toute la France.

Un jour, une petite troupe assoiffée de sang pénètre dans le séminaire pendant le saint office. L'évêque est massacré au pied de l'autel, tandis que les jeunes diacres essuient des coups de feu, ou sont assommés à coups de matraque. Après un horrible carnage, les révolutionnaires se retirent au son de la *Carmagnole*. Il ne reste, sur les dalles, que des morts. Non, pourtant. L'évêque respire encore, on le soignera, il restera en prison et périra sur l'échafaud, plus tard... La vengeance est la même.

Quant à Jocelyn, une blessure à la tête lui a seulement fait perdre connaissance. Une femme facilitera sa fuite...

Il errera ainsi longtemps dans la montagne. Mais son costume d'ecclésiastique est particulièrement suspect.

Un brave homme qui chasse lui donnera le sien — et son fusil. Sur les pentes toujours de plus en plus raides et escarpées, la nuit tombe maintenant. Personne aux alentours. Seul un pâtre garde son troupeau dans cette solitude. C'est un vieillard, plus près de Dieu que du monde. Il conduit Jocelyn dans une grotte qu'il est seul

à connaître. Chaque jour, il lui portera sa nourriture. Les heures passent, lentes et graves pour le jeune oublié. Nul ne soupçonne sa présence sur ces sommets.

...Un soir, des coups de fusils, une fuite éperdue. Jocelyn reçoit dans ses bras un jeune garçon et un homme mourant. Poursuivis jusque-là, ce sont deux aristocrates sans asile qui essaient de gagner la frontière italienne. Presqu'au but, hélas ! le père rend le dernier soupir sous les yeux de son fils éploré.

Jocelyn sera la providence du jeune homme. Il l'assistera dans son chagrin et deviendra son ami. Un ami très cher et très tendre...

Mais un jour où ce charmant compagnon aura fait une chute et tandis qu'il demeurera évanoui, le jeune diacre s'apercevra que c'est... une jeune fille.

Elle ne lui a menti que pour tenir une promesse faite à son père... Mais, chez elle, l'amour a déjà remplacé la douce amitié des premiers moments...

Laurence est son nom. Elle n'a plus au monde que Jocelyn. Jocelyn ne tient plus à rien, qu'à elle.

Un amour immense naît de leur solitude, de leur confiance, de leur abandon. Ils s'y laissent aller avec toute l'ardeur de leur jeunesse et toute la pureté de leur cœur.

O jours heureux ! Seuls avec leur tendresse, la nature et Dieu !

Ne communiquant avec le reste du monde que par les soins du vieux pâtre, ils ne pensent pas que quelque chose puisse menacer leur bonheur...

Il est fragile pourtant, comme tout bonheur humain...

JEAN VALDOIS.

(Lire la suite page 53.)

L'EXPLOITATION MODERNE LE MARIGNAN

Il semble que l'avenue des Champs-Élysées, qui paraît avoir remplacé, depuis deux ou trois ans, l'avenue de l'Opéra en tant que centre des affaires, s'apprête à devenir aussi celui des spectacles cinématographiques. En effet, voilà à peine quelques mois, dans l'un de ces nouveaux immeubles de style moderne construits récemment, s'est installé un nouveau palais de l'écran : le Marignan-Pathé.

Il y a tout juste deux ans, — et il faut signaler à l'honneur de l'architecte la rapidité avec laquelle cet imposant bâtiment a été érigé, — M. Natan, déjà possesseur de nombreuses salles parisiennes, fit appel à M. Bruyneel (1), architecte, à qui il avait déjà confié la transformation et l'aménagement de ses anciennes salles de Paris et de province pour les rendre propres au film sonore.

Au moment de commencer son ouvrage, M. Bruyneel s'est trouvé en face de deux particularités qu'il avait à respecter :

Tout d'abord, il s'agissait de réserver, hors du cinéma proprement dit, le plus grand nombre de locaux libres dans le reste de l'immeuble ; d'autre part, et en raison de la clientèle élégante qui fréquente le quartier des Champs-Élysées, il fallait apporter le plus grand soin à la décoration intérieure du Marignan.

Pour le premier point, notre éminent architecte a éludé très intelligemment la question en plaçant son mezzanine de plain-pied avec l'avenue, les fauteuils d'orchestre se trouvant ainsi en sous-sol et la corbeille au premier étage. Quant à l'élégance incontestable de la salle, elle a été obtenue par une étude approfondie de tous les éléments de décoration et par le choix de collaborateurs exceptionnels.

Mais voyons un peu l'aspect général de la salle. On accède au Marignan-Pathé par trois entrées diffé-

(1) 147, rue du Faubourg-Poissonnière.



La façade simple, large et éclairée du cinéma, avec l'entrée du passage Marignan, à droite. De gros projecteurs placés face au bâtiment font du Marignan, la nuit, une tache lumineuse visible dans toute l'avenue des Champs-Élysées.



M. Eugène Bruyneel, l'éminent architecte du Marignan-Pathé.

rentes, dont deux se trouvent avenue des Champs-Élysées et la troisième rue Marignan.

L'entrée principale, à deux pas de la sortie de la station de métro « Marbeuf », est faite de grandes portes vitrées et donne sur un grand hall, de chaque côté duquel se trouvent deux guichets de distribution de billets. Entré dans ce hall, dont les murs sont si parfaitement décorés par Perron Moyne et Tantot (2), qui se sont tirés à merveille du travail si délicat de la boiserie, du stoffage et de la peinture, nous nous trouvons au pied d'un grand escalier à double révolution formant un motif de loggia centrale aux lignes simples et harmonieuses. Signalons ici le soin apporté aux glaces qui garnissent les murs, puisque la paroi gauche de ce hall a été recouverte de magnifiques glaces ajustées en un prolongement optique rigoureux, ce qui double pour les yeux la surface déjà imposante de ce hall. C'est aux établissements R. Goro (3) que M. Bruyneel a fait appel pour l'installation rigoureuse de ces glaces, ainsi que pour tout ce qui est verrerie décorative.

Les deux autres accès à la salle du Marignan forment ce que l'on appelle le « passage Marignan ». Partant de l'avenue des Champs-Élysées et de la rue Marignan, ce passage aboutit à une immense rotonde de 15 mètres de hauteur sur 10 mètres de diamètre, éclairée directement par une coupole vitrée. Cette belle rotonde, qui comporte aussi deux guichets, peut ainsi abriter, par mauvais temps, toute la foule des spectateurs qui attendent leur tour de caisse.

Mais une fois servi, une surprise attend le spectateur, qui pénètre dans la salle par le passage : sous le plan de la rotonde dont il vient d'être question, s'en trouve une autre d'un diamètre deux fois plus grand et qui offre de la sorte un formidable dégagement aux spectateurs du parterre.

Chef-d'œuvre de décoration moderne, cette rotonde,

(2) 17, rue de la Reine-Blanche.
(3) 127, rue de Turenne.



La simplicité architecturale du Marignan-Pathé n'est-elle pas manifeste dans ce hall d'entrée décoré par Perron Moyne et Tantot pour les boiseries, Goro pour les glaces et Leyland pour les dallages de caoutchouc ?



Un des côtés de l'escalier à double révolution qui va de la rotonde supérieure à la vaste rotonde placée au niveau des fauteuils d'orchestre (dallage caoutchouté du sol et de l'escalier par Leyland).

comme le hall, le foyer d'entrée et les escaliers, est recouverte d'un dallage de caoutchouc de Leyland (1), en polychrome lavable et absolument insonore, d'un dessin au style très étudié.

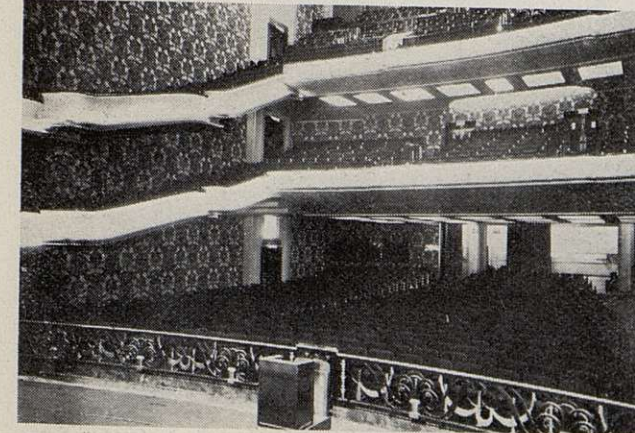
Ce système de dallage, d'une réalisation tout à fait nouvelle, offre de très grandes qualités au point de vue technique. Il fait entièrement corps.

Entrant dans la salle, le spectateur est alors émerveillé par l'impression qui se dégage de l'ensemble si finement composé de rouge, gris et or.

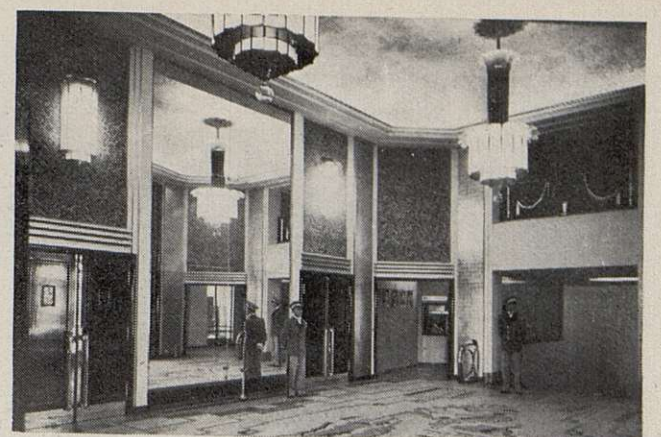
Une fois de plus, les Établissements Bertrand-Faure (2) furent chargés de pourvoir au confort des 2.000 spectateurs du Marignan-Pathé. Peut-on être plus confortablement assis que dans ces nouveaux fauteuils moelleux et silencieux ou même dans ces strapontins de conception absolument nouvelle, fauteuils dont le velours foncé enrichit encore l'harmonie discrète de la salle ?

A cet étage, le balcon comporte encore un vaste dégagement, cette fois non plus en rotonde, mais sous la forme d'un foyer magnifique éclairé par deux lustres splendides de verre dépoli rosé, d'or, d'or mat et de laque, créés par Lescurieux (3). En dehors de ces deux lustres, l'éclairage de la salle et de la rotonde inférieure est presque entièrement indirect. O. Tauzia (4) a obtenu, par un jeu de résistances actionnées automatiquement,

(1) 36, rue Laborde.
(2) 20, rue Hoche, Puteaux.



Une vue générale de la salle. On peut remarquer, au fond, la vaste baie de dégagement.



Les glaces de Lescurieux, les lustres de Goro et les dallages de Leyland sont un avant-goût de l'élégance de la salle proprement dite.

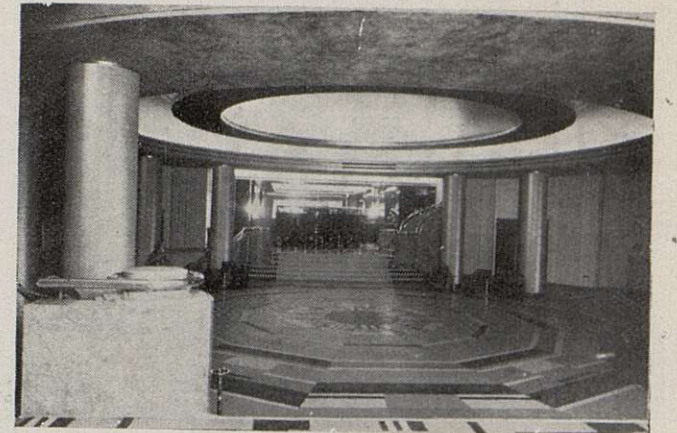
un éclairage progressif et dégressif du meilleur effet. En remarquant que cette immense salle ne comporte aucun poteau de soutènement, nous nous trouvons en présence d'un des plus gros écueils que l'architecte ait eu à surmonter, ce à quoi, avec le concours des « Échafaudages modernes » (5), il est parvenu, puisque le mezzanine et le balcon peuvent supporter un poids de quatre à cinq fois supérieur à celui qu'ils auront effectivement à soutenir.

Signalons encore les beaux revêtements de faïence et les artistiques carrelages céramiques d'Émile Delhay (6), les ascenseurs si rapides et silencieux de Jaspar (7), l'isolation impeccable des moteurs obtenue par la maison Absorbit (8), une installation sanitaire de premier ordre et un service contre l'incendie irréprochable qui font honneur à Philippe Monduit (9) ; nous aurons ainsi nommé les principaux artisans de ce chef-d'œuvre d'architecture moderne, de confort et d'élégance qu'est le Marignan-Pathé, fruit de l'expérience d'un architecte de bon goût : Eugène Bruyneel.

GEORGES SAY.

(Photos Pathé-Natan et G.-L. Manuel frères.)

(3) 80, rue de Turenne.
(4) 25, rue d'Alsace.
(5) 75, rue de Maubeuge.
(6) Quai Gayant, Saint-Quentin.
(7) 94, rue d'Amsterdam.
(8) 31, rue Poncelet.
(9) 40, rue de Pantin, Bagnolet.



Une autre vue de la rotonde inférieure, où l'on aperçoit, dans le fond, le bar. Éclairage indirect d'O. Tauzia.

ÉCHOS ET INFORMATIONS



M. B. P. Schulberg, directeur de la production de Paramount (en Amérique) et qui est actuellement notre hôte à Paris.

On tourne...

Fanatisme. Mise en scène de Gaston Ravel et Tony Lekain. Interprétation : Pola Negri, Yonnel, P. Richard-Willm, Andrée Lafayette.

La Bataille. Interprétation : Charles Boyer, Annabella, Betty Stockfeld, Inkinoff, Roger Karl, Henri Fabert.

Jeunesse. Mise en scène de G. Lacombe. Interprétation : Lisette Lanvin, Paulette Dubost, Robert Arnoux, Louis Allibert, Jean Servais.

Plein aux As. Mise en scène : Jacques Houssin. Interprétation : Tramel, Rognoni, Romain Bouquet, Jean Marconi, Gaston Modot, Paul Olivier, Germaine Lix.

Paprika. Mise en scène : Jean de Limur. Interprétation : Irène de Zilahy, René Lefebvre (en préparation).

Au bout du monde. Mise en scène de G. Ucciky. Interprétation : Pierre Blanchard, Kate de Nagy, Charles Vanel.

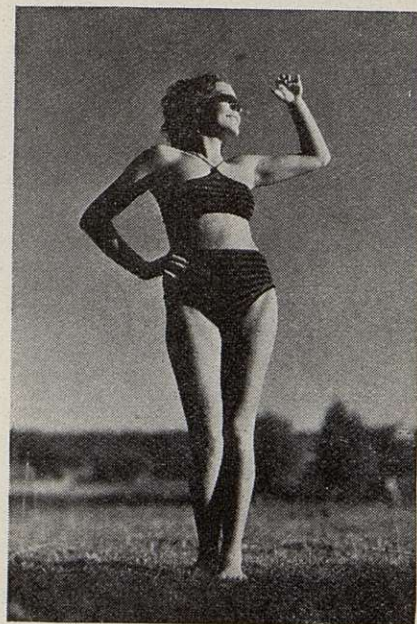
Château de rêve. Mise en scène : G. de Bolvary. Interprétation : Edith Méra, Jaque-Catelain, Lucien Baroux, Danielle Darrieux, Le Gallo, Roger Dann, M. André.

On a volé un homme. Mise en scène de Max Ophuls avec Henry Garat (en préparation).

Liliom. Mise en scène de Fritz Lang. Interprétation : Charles Boyer (en préparation).

Horizons nouveaux. Mise en scène de Bernard Roland et Philippe Acostini.

Sapho. Mise en scène de Léonce Perret avec Mary Marquet dans le rôle de Fanny Legrand. (En préparation.)



Épouse de la nature, cette jeune fille a un sourire optimiste en contemplant les « Horizons Nouveaux », dans le film que tournent Bernard-Roland et Acostini dans la vallée de Chevreuse.



Charles Boyer, le marquis Yorisaka de « La Bataille », d'après Claude Farrère.

Lac-aux-Dames. Mise en scène de Marc Allegret. Interprétation : J.-P. Aumont, Rosine Deréan, Simone Simon, Sokoloff, Michel Simon, etc...

Paquebot « Tenacity ». Mise en scène de Julien Duvivier. Interprétation : Albert Préjean, Marie Glory, Hubert Préher, Jim Gerald.

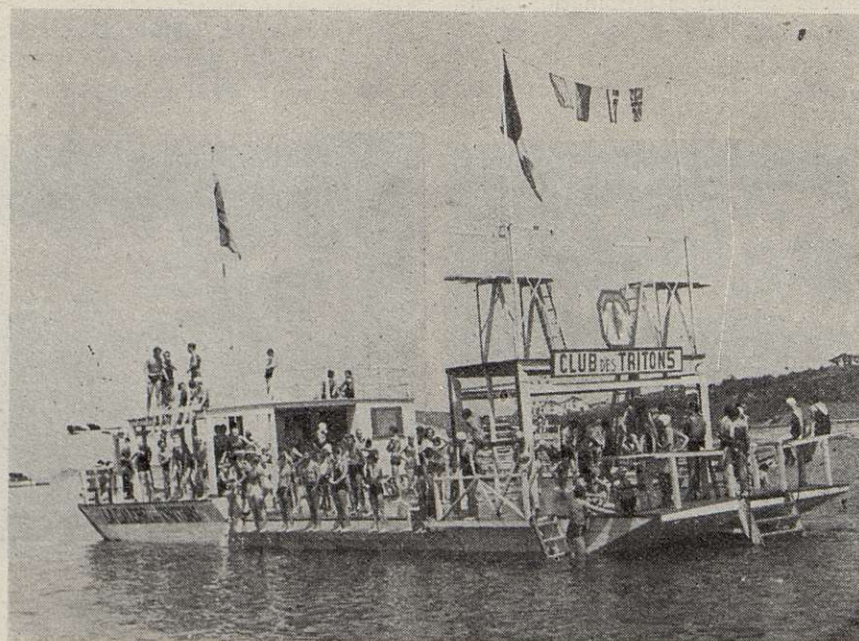
Caprice de Princesse. avec Marie Bell, A. Préjean, Armand Bernard.

Léopold le Bien-Aimé. avec Arnaudy, Jean Sarmant, P. Feuillère, M. Valmond, Arielli et Michel Simon.

Le Gendre de monsieur Poirier. avec Léon Bernard, Debucourt, Charpin, Escande et Annie Ducaux.

La Châtelaine du Liban. Mise en scène de Jean Epstein. Interprétation : Jean Murat, Ernest Ferry, Chakatouny, Aguetand et Mlle Spinely.

LYNX.



Prenez une loupe et armez-vous de patience ! Vous reconnaîtrez alors, sur ce bateau amarré au large de Saint-Jean-de-Luz, plus de cinq de nos grandes vedettes. Profitant

de leurs vacances, elles joignent l'utile à l'agréable en « travaillant leur ligne » sous les indications du professeur Sampa, grand maître es culture physique.

DANS LES STUDIOS



DE JOINVILLE A L'EMPIRE

40° à l'ombre... On se demande si cela s'arrêtera un jour. — La porte du studio poussée, la seconde porte, qui donne directement accès au plateau, la chaleur est telle qu'on recule, un instant. Cependant, le sifflet du metteur en scène a retenti... Silence... Immobilité... D'où nous sommes, on ne peut voir le décor. Une grande mousseline blanche le dérobe à nos yeux et le feude projecteurs, braqués sur la scène, rend tout indistinct. Un silence... Puis des voix s'élèvent... et nous écoutons ces voix qui nous font assister au drame. Des voix pressées, insidieuses... « Reprends-le, voyons, tu le dois... » « Sa place est ici, dans sa maison », ajoute une autre voix, plus douce... Charles Vanel, reconnaissable entre tous. « Oh ! si vous vous y mettez à tous... Mais je vous dis, moi, qu'il me tuera, je vous le dis, et j'ai peur... Oh ! j'ai peur ! » et la pauvre voix, terrifiée, s'étrangle dans les sanglots... Nous avons reconnu l'émouvante Louise Lagrange. Coup de sifflet, la scène est finie... tout s'est passé dans le plus grand calme, dans

une tranquillité fantastique... C'est que Maurice Tourneur sait exactement ce qu'il veut, comment et quand il le veut... Il mène ses interprètes avec une énergie et une patience sans pareilles, avec une méthodique persuasion... On s'arrête un instant pour souffler... La chaleur est de plus en plus folle. Louise Lagrange veut bien nous mettre au courant : il s'agit là d'une scène de *L'Homme mystérieux*, un 1.200 mètres que réalise Maurice Tourneur d'après une pièce d'André de Lorde. La charmante artiste, si jolie et si émouvante, nous dit combien elle est heureuse de faire sa rentrée, — après une trop longue absence à l'écran, — sous la direction d'un maître tel que Tourneur. Après d'elle, Jean Yonnel, de la Comédie-Française, et Charles Vanel interprètent les deux rôles principaux. « Quelle chaleur, murmure Louise Lagrange, et dire qu'avec cela j'ai, comme toujours, lorsque je joue, le trac et que je vais être étranglée tout à l'heure... » Je la regarde... Elle rit. « Oui, c'est Jean Yonnel qui va m'étrangler. » On ne s'en



Jean Yonnel, en dépit des objurgations de Louise Lagrange, est retenu chez lui. Repris de folie furieuse, il va étrangler la jeune femme terrifiée... C'est une des scènes les plus dramatiques de « L'Homme mystérieux », qu'a réalisé Maurice Tourneur aux studios Pathé-Natan.



Une scène d'opération : Harry Baur opère Pierre Blanchar. Ce dernier semble n'avoir en lui qu'une confiance modérée. Ainsi le veut le scénario de « Cette vieille Canaille », que Litvak a réalisé dans les studios des Cinéromans, à Joinville.

douterait évidemment pas à le voir aussi tranquille, aussi gentiment camarade.

Mais ainsi le veut le scénario. « On recommence, murmure Louise Lagrange. Au revoir. » « Bon courage ! » ai-je murmuré... Et j'ai quitté le set où les lumières baissaient sans doute pour créer l'atmosphère du crime...

Il n'y avait pas de crime dans l'air, sur un set voisin ; Litvak y réalisait *Cette vieille Canaille* ; depuis le matin, Harry Baur, revêtu de la blouse chirurgicale, masqué, voilé, ganté de caoutchouc, entouré d'un état-major d'assistants et d'infirmières, se penchait sur Pierre Blanchar, blessé. Ce devait être grave, car tout le monde, y compris les machinistes et les visiteurs, en avaient chaud... jusqu'à l'instant où une panne d'électricité malencontreuse (?) vint interrompre le travail et nous restituer au « grand air » du dehors...

Il faisait plus frais à l'Empire. Quelques groupes de figurants occupaient les premiers rangs de l'orchestre, du balcon, des loges. Pierre Blanchar, tout à fait charmant sous son uniforme de fantaisie de trapéziste, et Azais s'apprétaient à tourner les scènes difficiles du « numéro » et de l'accident... Litvak dirigeait du balcon... Premier coup de sifflet... l'orchestre entamait un air ronronnant et sympathique, propre à faire valser les chevaux de cirque du monde entier... Deuxième coup de sifflet... le rideau se lève. Blanchar et Azais s'avancent, saluent, puis se dirigent chacun vers une échelle. Échelle de corde essentiellement mobile... Mais Blanchar se souvient sans doute du temps où il fut marin — et hop, le voilà là-haut. — Prises de vues sur prises de vues. Prises en plongées, de bas en haut. Kurt Courant, Sanny Brill, les cameramen, ne font que se déplacer...



Une photographie de travail du nouveau film que Georges Lacombe réalise d'après son propre scénario, « Jeunesse ». On distingue, à droite, Paulette Goddard et Jean Servais, qui partent pour une promenade en barque sur la Seine, à Saint-Adrien, près de Rouen.

Là-haut, Blanchar se balance... Tout lui paraît singulièrement petit, de ce tremplin. Jamais on ne pourrait imaginer que cela fait une telle hauteur.

Alice Field et Harry Baur sont heureux... Après des heures et des heures de travail, ils ont fini... A eux la liberté !...

Mais voilà que Blanchar descend à son tour de son perchoir aérien. On leur rend, à lui et à Azais, la liberté provisoire... C'est au tour des vrais acrobates d'opérer. Plus rien à faire qu'à s'installer dans un fauteuil à l'orchestre, bavarder, fumer, tout en suivant des yeux ce que l'on fait, là-bas, sur scène...

— Je me plais, je ne me serais pas cru si habile ! murmure Blanchar. Là-haut, les deux trapézistes exécutent de folles prouesses : saut périlleux, double saut, triple saut... On applaudit, et ce n'est pas seulement pour les besoins du film...

Puis, c'est la scène de la chute, et, ma foi, le filet à beau être tendu et l'acrobate se relever prestement, quelque chose vous étreint à le voir — même volontairement — manquer son coup...

Les heures succèdent aux heures... On ne sait plus si c'est aujourd'hui... ou demain. Est-on sorti pour le dîner, tout à l'heure, ou pour le déjeuner ?... Les heures coulent, toutes pareilles... chaleur, travail, fatigue, fatigue, travail... toujours...

« Et dire, soupire Blanchar, que je prends le train demain soir pour l'Allemagne, pour *Au bout du Monde*. »

J'ai quitté l'Empire à une heure... C'était peut-être bien une heure du matin... Et n'est-ce pas « les vacances » ?
L. E.

L'Amour et les Femmes aux Indes

LES artistes sont de grands voyageurs et ce n'est pas là un des moindres attraits de leur si beau métier. Mais il ne suffit pas de parcourir les pays les plus divers, il faut aussi savoir regarder.

M. Joshua Kean, vedette d'*Ombres sur le riff*, est récemment rentré en France après un séjour aux Indes. Voici ce qu'il nous écrit :

« Ce n'est pas sans juste raison que l'on considère la race hindoue comme possédant une culture plus ancienne que celle des Européens. J'ai pu m'en rendre compte journellement lors de mon séjour de cinq mois aux Indes avec le metteur en scène M. Jean de Kuharski, tandis que nous tournions *Émeraude d'Est* pour le British International Pictures. Je fus souvent surpris de leurs conceptions très précises et de la science avec laquelle les Hindous envisagent certaines choses. Un des faits les plus surprenants est certainement la personnification du dieu de l'amour, Indra.

« Alors que, généralement, nous représentons l'amour sous un aspect poétique, les Hindous, par contre, lui donnent les traits que ne renierait pas un homme d'État. Sa ressemblance avec Adolphe Menjou saute aux yeux dans certaines de ses statues.

« Ce qui est encore plus caractéristique, Indra est représenté les mains ensanglantées.

« On le trouve dans tous les foyers, aux côtés de la « déesse de la Rage », — ce qui prouve bien l'intelligence des Hindous... !



M. Joshua Kean photographié aux côtés d'une statue du Dieu d'amour, Indra, à Gwalior (Indes).

« Puisque j'en-tame ici le problème de l'amour, j'en profiterai pour dire quelques mots au sujet des femmes hindoues.

« On ne peut même pas supposer que la femme hindoue, tandis que son mari travaille, puisse, dans les bras d'un danseur quelconque, s'adonner aux tangos, fox-trot ou rumba. Le mari, c'est le maître absolu ; la femme, la domestique.

« Déjà, lors d'un mariage, le mari est porté dans les rues, accompagné de musique, tandis que la femme marche derrière, ou tout simplement reste à la maison. La femme doit suivre son mari à deux pas dans la rue et n'a pas le droit d'assister au repas du maître.

Lors du passage de Jean Kuharski à la cour du Maharajah de Santrampur, on fêta le mariage du prince héritier, auquel nous assistâmes comme invités. Le prince me raconta, en ouvrant son cœur, que son père, le Maharajah, très conservateur des antiques coutumes, lui avait choisi sa femme sans la lui faire connaître, et que, conformément aux rites hindous, il ne pourrait la voir que trois semaines après le mariage...

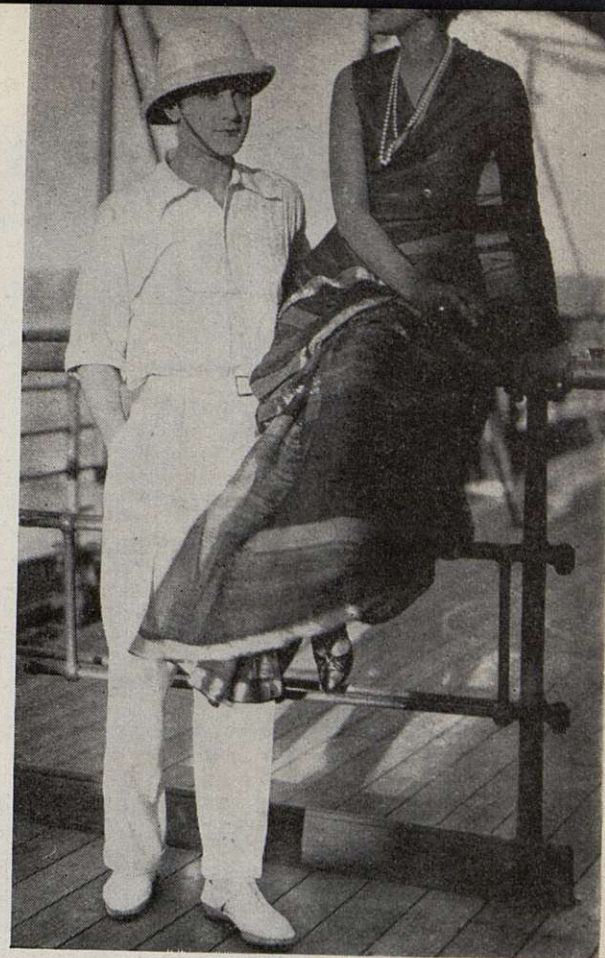
« Il n'y a que quarante ans que les fameuses incinérations des veuves n'existent plus...

« Bien que la femme reste toujours l'esclave de son mari, on peut néanmoins enregistrer certains cas très touchants prouvant l'amour des Hindous pour leurs femmes.

« N'est-elle pas jolie l'histoire de ce Maharajah, qui le jour de la mort de la Maharani, sa mère, fit placer dans son château une poupée qui y subsiste toujours, et devant laquelle on procède chaque jour aux cérémonies habituelles de la vie courante, exactement comme au temps où la princesse était vivante.

« Qui ne connaît le célèbre et magnifique « Taj Mahal », monument érigé pour commémorer le souvenir d'un grand amour. C'est un mausolée dont la grandeur ne peut être décrite. Il fut construit au commencement du XVII^e siècle par l'empereur le Shah Djihan à la mémoire de sa femme morte. Sa construction dura trente ans et son prix de revient est si fabuleux qu'on renonce à le chiffrer. Il contient longtemps le fameux diamant Koh-i-noor, qui fait maintenant partie de la couronne de la reine d'Angleterre, impératrice des Indes. »

J. DE M.



M. Joshua Kean et une princesse hindoue sur le paquebot Rajputana qui, de Marseille, les amena à Bombay tourner le film « Émeraude d'Est ».

Quelques films devant le public

« Le Signal »

C'EST un film dont le principal personnage est l'avion, l'avion qui a façonné la mentalité de tous les personnages et créé tout au long du métrage une atmosphère fataliste et passionnée.

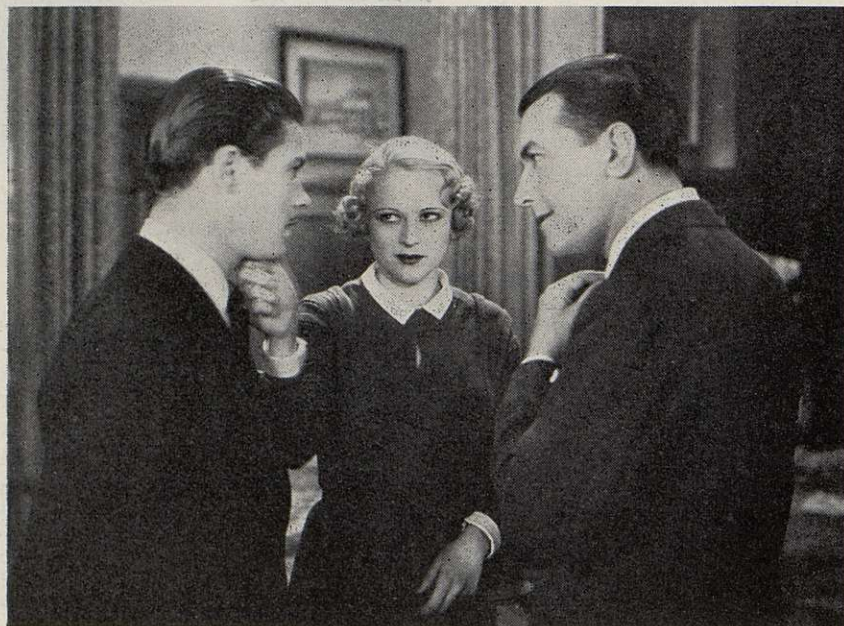
Peut-être le film eût-il été meilleur s'il fût resté toujours sur le plan dramatique. Les quelques plaisanteries dont il est émaillé et qui perdent certainement, à la traduction, une partie de leur sel, nuisent à son unité, qui est faite, en somme, de rudesse et de violence.

Lorsque le pilote Jim, après avoir appris l'accident mortel survenu à

nières scènes au point d'y laisser deviner le truquage.

Le sauvetage de l'hydravion en détresse est hallucinant, mais un peu irréal. Quant à l'atterrissage précis de l'avion des rescapés au milieu des centaines d'automobiles ayant prêté le concours de leurs klaxons et de leurs phares, il est assez invraisemblable. Ces deux scènes possèdent malgré tout un mouvement que l'on trouve rarement dans d'autres films du même genre.

L'intrigue est assez simple. Un pilote, Jim, remarquable, mais malchanceux, se voit préférer son frère Neil, pilote aussi, mais plus jeune et plus ardent, par la femme qu'ils aiment tous deux.



Les trois principaux interprètes du « Signal ».

l'un de ses camarades qui laisse une femme et plusieurs enfants, déclare à sa fiancée qu'un aviateur ne devrait pas se marier, celle-ci lui répond simplement : « Mais lorsqu'on s'aime, Jim ? » — « Est-ce parce qu'on a faim qu'on achète un restaurant ? » répond Jim.

C'est évidemment assez drôle et assez imprévu. La salle s'esclaffe. Mais elle y pense peut-être encore lorsque la violence de la scène suivante devrait lui arracher des larmes.

Les difficultés qu'a suscitées la mise au point d'un tel film n'échappent pas au public, aussi familiarisé soit-il avec les choses de l'aviation. Les acrobaties et les exhibitions aériennes, les prises de vues en plein vol, au milieu du brouillard, de la pluie ou de la tempête, lui font certainement une grande impression, et il regrette simplement que l'on ait forcé quelques-unes des der-

On sent que cette femme s'accommoderait bien de conserver le premier sans perdre le second... mais, après quelques aventures, Jim s'efface et son renoncement est très beau.

L'interprétation est bonne et très intéressante avec Sally Eilers, Richard Barthelmess et Tom Brown, qui joignent l'ardeur au sentiment et forment un trio charmant et très sympathique.

« Jenny Frisco »

Voilà une bande qui a du moins l'immense mérite de n'être jamais banale. Dès le début, l'époque et le milieu dans lesquels elle nous fait vivre, — San Francisco en 1906 et chez les filles, — puis sa fin, d'une formule dramatique assez neuve, suffisent à la classer parmi les productions que l'on regretterait de ne pas avoir vues.

Nous sommes d'abord assez amusés

par cette évocation de l'Amérique galante à une époque qui nous paraît remonter à la nuit des temps. C'était en effet avant le tremblement de terre qui ruina San Francisco en 1906, et c'est celui-ci, avec toutes ses horreurs, qui constitue l'un des premiers épisodes du film.

Dans la boue d'une maison interlope vivait une jeune fille qui a cédé à son premier amour et qui perd dans l'effroyable catastrophe le père de l'enfant qu'elle porte. Pour élever Dan, cet enfant né dans les caves du quartier chinois, elle est obligée de chercher des moyens de subsistance plus ou moins avouables. Puis, mêlée malgré son innocence à une affaire d'assassinat, elle doit se séparer de lui. Il sera adopté par une riche famille, et il ne saura jamais qui est sa mère. Pourtant, elle le suivra toujours et lui facilitera une carrière honorable et brillante.

Liée à un amant malhonnête et qui la menace de chantage, elle l'abat d'un coup de revolver au moment où il va dévoiler à Dan l'indignité de sa mère et le mystère de sa naissance. Sort atroce ! c'est par ce fils que la malheureuse est condamnée à la chaise électrique. Aura-t-elle le courage de garder encore le silence ? Un mot d'elle, et ce juge redeviendrait un enfant. Elle ne le prononcera pas pour ne pas jeter une ombre sur cette vie toute de lumière.

Cette fin est atroce et profondément émouvante. Ruth Chatterton y déploie de rares qualités, et sa belle figure, douloureuse et résolue est inoubliable.

Ce dénouement, qui permet à ce film d'être un grand film, ne tombant pas dans la catégorie des histoires conventionnelles qui « finissent toujours bien », est certainement une très belle réussite. C'est de lui dont on se souvient avant toute chose, et c'est lui qui fait oublier certaines longueurs ou puérilités rencontrées çà et là au cours du film.

Le tremblement de terre nous offre ses maisons s'écroulant les unes sur les autres. Il est difficile de donner une apparence de vérité à ces reconstitutions. L'affolement et l'égarement de la population, par contre, sont fort bien rendus.

« Chagrin d'amour »

Si l'on reproche à la littérature de ne plus être sentimentale, on ne pourrait en dire autant du cinéma, surtout après avoir vu *Chagrin d'amour*, qui réalise l'histoire amoureuse la plus tendre, la plus passionnée, la plus désespérée que l'on puisse imaginer.

Certains lui ont reproché sa fadeur. Il est évident que l'amour ne se « porte » plus beaucoup comme ça aujourd'hui, mais cela fait plaisir

tout de même de voir que le sentiment n'est pas mort, même s'il est accompagné de démonstrations que nous jugeons parfois un peu ridicules.

C'est une histoire bien touchante que celle de *Chagrin d'amour* et qui prouve que la conception américaine des choses du cœur est loin d'être entièrement compromise par la « mécanique ».

Sir John Carteret est resté fidèle au souvenir de sa femme Monique, lâchement assassinée par un rival fou et jaloux, le jour de ses nocces. Or il se trouve que, vingt-cinq ans après, le fils de l'assassin reparait dans sa vie, ne sachant rien du drame d'autrefois. Il aime Catherine, la nièce de sir John, et il en est aimé. La haine toujours vivante de celui qui a consumé ses jours dans le désespoir va-t-elle empêcher les deux jeunes gens d'être heureux ? Oui, pendant longtemps, car la guerre éclate et les amoureux sont séparés. Puis l'amour triomphe de tout, parce que, dans un film d'amour de la qualité de celui-ci, il ne peut en être autrement.

Monique, qui était toute douce et qui n'a jamais cessé d'inspirer sir John, ne lui conseille-t-elle pas, d'ailleurs, de pardonner et d'oublier enfin ?

Cet abandon le rapprochera définitivement d'elle, et le vieillard mourra doucement, tandis que sa femme, en robe de mariée, viendra le chercher pour qu'ils soient enfin réunis éternellement.

Il était assez osé de risquer pareille scène, et il fallait la beauté et le talent de Norma Shearer pour la sauver. Elle est la double interprète de Monique et de Catherine, et c'est un délice de la regarder, tant elle sait mettre de grâce réelle dans chacune de ses attitudes et chacun de ses gestes.

Comme nous regrettons qu'un double quelconque vienne abîmer les meilleures scènes ! Mais combien nous déplorons plus encore la mauvaise qualité du dialogue ! Je sais bien que les événements les plus dramatiques ou les plus émouvants de l'existence



Norma Shearer, délicieuse interprète de « Chagrin d'amour ».

sont souvent accompagnés de mots enfantins, mais nous bâillons vraiment un peu trop pendant ces tasses de thé interminables où la grosseur des beignets soufflés joue un rôle de premier plan.

L'interprétation masculine est bonne avec Fredric March et Leslie Howard. Mais tout s'efface devant le charme de Norma Shearer, si délicieusement jolie dans ses robes et sa coiffure d'autrefois, si doucement émouvante dans ses voiles de mariée servant de cadre virginal à son agonie.

« Cantique d'amour »

On attendait avec une certaine impatience le film de Marlène Dietrich. Pour la première fois depuis *L'Ange bleu*, le film qui l'a consacrée



Marlène Dietrich, étonnante Lily dans « Cantique d'amour ».

vedette, Marlène allait paraître devant nous sous une direction autre que celle de Sternberg ; *Cantique d'amour* est, en effet, de Rouben Mamoulian, l'heureux réalisateur de *City Streets*, *Dr Jekyll*, etc.

Cantique d'amour est, comme bien vous pensez, une histoire d'amour... C'est une idylle entre une adorable villageoise et un jeune sculpteur « de grand avenir... » (c'est là, je crois, la formule habituelle...).

Je ne vous raconterai pas les malheurs et les injustices que supportera Marlène... pardon, Lily... Elle sera l'inspiratrice d'une merveilleuse statue... Elle souffrira... elle fuira, et nous la retrouverons chantant — si bien ! — cette dolente chanson réaliste et crue : *Johnny*... Enfin, un soir elle détruira cette statue maudite et recommencera sa vie, aux bras de son sculpteur reconquis.

Mais il ne s'agit pas ici d'une histoire à raconter. Il s'agit, d'une part, de l'art raffiné de Mamoulian et de la beauté de Marlène Dietrich. L'art de Mamoulian ne néglige aucun détail ; tout est en place, tout est parfait ! Presque trop, et il est évidemment passé maître en ce qui concerne la technique du son... Ses surimpressions sonores — et visuelles — sont vraiment heureuses.

Peut-être pourrais-je lui reprocher de nous rappeler trop souvent, dans *Cantique d'amour*, la « manière » d'un autre grand bonhomme : Eric von Stroheim.

Pour ce qui est de Marlène, elle a peut-être l'aspect moins fatal qu'avec Sternberg, — mais elle est toujours belle, — sous ses nattes de paysanne et sous les chapeaux extravagants de « Lily » chanteuse ; elle fera encore tourner bien des têtes. Et le plaisir est augmenté du fait que nous entendons sa voix, cette voix basse, un peu voilée, qui n'est pas sans être un de ses principaux charmes...

LES FILMS DU MOIS

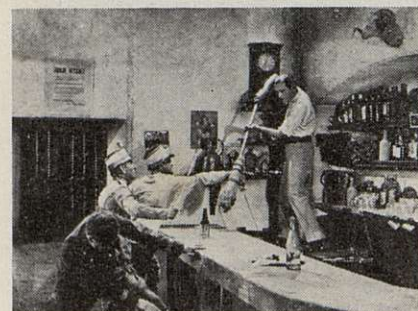
Les Morts vivants. — L'Ordonnance. — A la Zorro. — Pour un soir. — Princesse Nadia. — Perfect Understanding. — Vedettes. — Un Homme de cœur. — Le dernier homme sur terre. — Son ami le millionnaire. — Le Chemin du bonheur. — Jocelyn. — Un mauvais garçon. — L'Île des démons. — Paquebot de luxe. — Secrets.



Au centre : Bela Lugosi.



Marcelle Chantal et Alexandre Rignault.



Ricardo Cortez.



Jean Gabin.

LES MORTS VIVANTS

Interprété par BELLA LUGOSI, MADGE BELLAMY, ROBERT FRAZER (*dubbing*).
Réalisation de VICTOR HALPÉRIN.

Aux Antilles, à une époque indéterminée, un jeune couple est venu se marier dans le château d'un certain comte Beaumont, lequel n'est autre qu'un terrifiant nécromancien. La femme meurt, du moins on le croit. En réalité, à l'état cataleptique, elle est la prisonnière du comte. Le jeune mari a des doutes, il finit par reprendre sa femme, et le magicien meurt.

Nous sommes-nous bien fait comprendre ? Il est permis d'en douter. Mais allez donc donner, dans un résumé de quelques lignes, un aperçu d'un film aussi embrouillé et touffu que celui-là ; qui accumule, comme à plaisir, tous les poncifs des films d'épouvante. Une atmosphère lourde et pesante d'angoisse, convenant parfaitement à ce genre d'ouvrages, a été assez réussie, mais Bella Lugosi, dans le rôle du magicien, grimace un peu trop.

L'ORDONNANCE

Interprété par MARCELLE CHANTAL, JEAN WORMS, RIGNAULT, FERNANDEL, PAULETTE DUBOST et RIGAUD.
Réalisation de W. TOURJANSKY.

En 1880, la jeune femme d'un colonel de cavalerie a une liaison avec un bel et jeune officier. L'ordonnance du mari surprend le couple, contraint la femme à céder à son désir impérieux sous menace de chantage.

Incapable de survivre au déshonneur, celle-ci se suicide non sans avoir écrit une lettre d'aveu à son mari.

Une illustration fort soignée et d'un métier consommé de l'œuvre célèbre de Maupassant. Tourjansky a su recréer avec un rare bonheur l'atmosphère guindée et froide de la vie de garnison vers 1880. La place primordiale qu'il a su donner à l'image mérite également d'être louée, ainsi que le souci de recherches picturales dont il a fait preuve.

Tous les interprètes, et plus spécialement Marcelle Chantal, sont parfaits !

A LA ZORRO

Interprété par RICARDO CORTEZ, NORA LANE.
Réalisation d'EDGAR LEWIS (*dubbing*).

Dans un pays imaginaire, qu'on peut fixer approximativement en Amérique centrale, un jeune officier a promis au Président de la République de lui livrer un conspirateur contre le régime. Effectivement, il fait prisonnier le bandit, mais s'éprend de sa sœur ! Conflit cornélien jusqu'au moment où tout s'arrange.

Cet *A la manière de...* revu et corrigé ne brille pas précisément par la qualité de la mise en scène, non plus que celle de sa photographie, contretypée fort maladroitement. Demeurant plutôt au-dessous de la moyenne, un tel film ne peut guère donner prétexte qu'à un film de première partie — avec quelque indulgence pour l'interprétation grandiloquente.

Où est donc l'excellent Ricardo Cortez d'autrefois !

POUR UN SOIR

Interprété par COLETTE DARFEUIL, JEAN GABIN, GEORGES MELCHIOR.
Réalisation de JEAN GODARD.

Une chanteuse, type parfait de la *vamp* conventionnelle pour film français, celle qu'autrefois on appelait la femme fatale, affole les hommes selon l'image traditionnelle que se font les braves gens de ces « créatures », et plus particulièrement un brave petit marin qui fut son amant et qu'un soir, lâchement, elle abandonne (air connu). Au refrain.

Cette histoire pour chanson des rues sert surtout de prétexte publicitaire à un célèbre établissement des Champs-Élysées, dont le réalisateur ne nous laisse rien ignorer. Réalisation nettement insuffisante, sans recherche aucune. Seules, quelques vues de Saint-Tropez, qui furent prises à part, retiennent un moment l'attention.

On ne peut que regretter qu'un artiste comme Jean Gabin se soit fourvoyé dans cette aventure.

PRINCESSE NADIA

Interprété par CLAUDETTE COLBERT, FREDRIC MARCH, ARTHUR BYRON.
Réalisation de STUART WALKER (*dubbing*).

Un jeune Français, qui doit épouser celle qu'il aime, apprend soudain que celle-ci est reine d'un petit royaume de l'Europe centrale, le roi venant d'être assassiné. Elle monte sur le trône, sacrifiant son amour, échappe, grâce au Français qui l'a suivie, à une révolution. Son amant deviendra prince consort à la vive satisfaction du peuple.

Tout d'abord, une grande qualité : un Paris qui, vu d'Hollywood, ne provoque, cette fois, ni indignation, ni moquerie. Évidemment, il convient de ne pas prendre trop au sérieux cette histoire du plus haut romanesque, et surtout son *happy end*. Mais le film est vu avec un véritable plaisir grâce à ses décors imposants, brillants et luxueux.

Claudette Colbert joue fort bien, Fredric March a un physique excellent et est un très bon acteur.



Claudette Colbert et Fredric March.

PERFECT UNDERSTANDING

Interprété par GLORIA SWANSON.

Le peu que nous connaissons de la langue chère au président Roosevelt, et l'absence de sous-titres français aidant, nous ont rendu l'action de *Perfect Understanding* parfois un peu obscure.

Qu'on sache cependant qu'il s'agit d'un mari et sa femme, qui, malgré les malentendus de la vie, « sont toujours d'accord », comme l'indique le titre, et que le dénouement les verra définitivement réconciliés.

C'est bâti sur des riens, des nuances : malentendus ou quiproquos intérieurs, qui réjouiront tous ceux qui aiment les films « où il ne se passe rien ». Par ailleurs, la mise en scène est un modèle du genre : souple, aisée, facile, toujours présente sans qu'on la sente jamais, servant admirablement l'intrigue sans en avoir l'air. Et Gloria Swanson, magnifiquement photographiée, ne fut jamais plus jolie et ne fit jamais preuve de plus d'intelligence dans le jeu...



Gloria Swanson et Michael Farmer.

VEDETTES

Interprété par CAMILLA HORN (*parlé allemand, sous-titres français*).

L'aventure-prétexte d'une petite figurante de cinéma sans le sou mais aimant et étant aimée, qui parvient après quelques efforts au faite de la gloire. Cependant sa célébrité soudaine n'est pas sans lui valoir de nombreux mécomptes. C'est ainsi que, célèbre, elle renoncera au modeste figurant qu'elle aimait ; l'amour, paraît-il, ne pouvant s'accommoder d'une telle différence de situation !

Nous l'avons dit, le film est surtout un prétexte à nous faire visiter « les coulisses du cinéma allemand », comme dit le programme. C'est ainsi que plusieurs artistes renommés outre-Rhin jouent un petit sketch devant la caméra puis, ensuite, font place à d'autres.

Mais, à côté de ces exhibitions successives, qui font songer à *Mirages*, on cherche vainement l'esprit satirique et malicieux qui animait le film de Vidor.



Au centre : Camilla Horn.

UN HOMME DE CŒUR

Interprété par GUSTAVE FRÖHLICH, PAUL KEMP, MARIA SOLVERG.
Réalisation de GEDA DE BOLVARY.

Cet homme de cœur est un petit employé de banque, qui, sans connaître sa véritable identité, s'est amouraché de la fille de son patron, laquelle, sous un nom d'emprunt, s'amusait à jouer à la petite dactylo. Vous avez déjà deviné qu'après bien des difficultés, malgré leur différence de caste, les deux amoureux tomberont dans les bras l'un de l'autre.

Ce thème, dont les réalisateurs ont déjà fait abondamment leur profit, a trouvé ici une jeunesse et une fraîcheur ravissantes que nous n'imaginons plus possibles. Malgré quelque lenteur dans la seconde partie, cet homme de cœur possède aussi un esprit fin, pétillant de malice et mille inventions charmantes de l'âme. Bref, un véritable être irrésistiblement sympathique, d'autant plus qu'il paraît sous les traits de Gustave Fröhlich, remarquablement entouré.



Au centre : Gustave Fröhlich.

LE DERNIER HOMME SUR TERRE

Interprété par MAY OLIVIER, HERBERT MUNDEN, JOHN MARCH, DOROTHY BURGESS.
Réalisation d'ALFRED WERKER.

L'événement se produira aux environs de l'année 1938, et, pour peu qu'un seul spécimen de la gent masculine demeure vivant, vous assisterez mesdames, à une folle ruée pour conquérir ce dernier représentant du sexe, prétendu jadis si drolatique-ment fort. Ce qu'il en résultera, ce film vous l'apprendra.

On retrouve, dans *Le dernier Homme sur terre*, les qualités et les défauts des films analogues, c'est-à-dire un début étourdissant de drôle-rie dans son ingéniosité, mais dont le comique, par la suite, n'arrive pas à se renouveler suffisamment pour garder le rire au même diapason. Néanmoins le film ne manque pas, pas instants, de force comique, et certaines de ses situations, jouées avec un fol entrain, sont véritablement désopilantes.



Gloria Stuart et Paul Roulien.



Au centre : Hermann Thimig.



Pizella et Yalla Salève.



A droite : Samson Fainsilber.



Clark Gable et Carole Lombard.



Une scène de « L'île des démons. »

SON AMI LE MILLIONNAIRE

Interprété par ENRICO BENFER et HERMANN THIMIG (dubbing). Réalisation de HANS BEHREND

Un jeune homme, véritable souffre-douleur à la banque où il travaille, est, à la suite d'une méprise, pris pour l'ami d'un millionnaire. C'est alors que chacun ne sait plus que faire pour lui être agréable... Tant et si bien que notre employé entre dans la peau du personnage, fait fortune et, finalement, découvre que le fameux millionnaire n'est qu'un escroc.

Les réalisateurs allemands excellent dans la satire sociale mêlée de caricature. Malheureusement, *Son ami le millionnaire*, dont la réalisation semble dater quelque peu, n'évite pas toujours l'insistance, pas plus que la lourdeur. Le film tout entier est, de plus, joué dans un rythme beaucoup trop lent et aussi trop appuyé. Bref, il ne donne pas ce que la lecture préalable du scénario eût pu laisser supposer.

Interprétation sans grand caractère.

LE CHEMIN DU BONHEUR

Interprété par PIZELLA, JEAN PÉRIER, RIANDRÈS, MICHEL DURAN, YALLA SALÈVE. Réalisation de JEAN MAMY.

Quatre amis, un chanteur sans engagement, un peintre, un pianiste et un figurant de cinéma itou, vivent dans la misère. Le chanteur fait la rencontre et s'éprend d'une riche héritière, mais, scrupuleux, refuse de l'épouser. Alors les trois amis, les parents de la jeune fille et celle-ci se liguent pour vaincre l'amoureux trop honnête. C'est tout.

Ce scénario fort frêle, et dont la puérilité n'échappera à personne, a cependant pour lui son exquise fraîcheur et sa spontanéité qui n'appartiennent qu'à la jeunesse. C'est même là la principale qualité du *Chemin du bonheur* : un film jeune, avec ses élans et une sorte d'enthousiasme intérieur. Technique inégale... Interprétation pleine d'aisance avec Michel Duran et Riandrès. Pizella a l'agréable voix qu'on lui connaît. Jean Périer est remarquable.

JOCELYN

Interprété par SAMSON FAINSILBER, MARGUERITE WEINTENBERGER, LOUIS ROUYER. Réalisation de PIERRE GUERLAIS.

Il est inutile, pensons-nous, de résumer ici l'œuvre de Lamartine, que tous nos lecteurs connaissent. Nul doute qu'ils n'aient encore présent à la mémoire ce pur et limpide poème d'un amour ardent contrarié par la vocation religieuse, écrit par son auteur au déclin de sa vie, retiré de la politique et meurtri par l'amour.

Même, en demeurant opposé à de telles adaptations à l'écran, il faut convenir qu'en ce qui concerne l'œuvre de Lamartine, déjà mise à l'écran jadis par Léon Poirier, celle-ci a été faite avec tout le soin désirable. L'œuvre est d'une belle cadence, pleine et harmonieuse ; on n'y rencontre aucune faute grave, et la mise en images dénote un véritable sens du paysage et de la nature. Fainsilber, s'il n'est pas tout à fait le personnage du rôle, a de la flamme.

UN MAUVAIS GARÇON

Interprété par CLARK GABLE et CAROLE LOMBARD. Réalisation de WESLEY RUGGLES.

Une régénération, par l'amour... Un chef de bande, dont la principale ressource consiste à truquer les cartes pour gagner au jeu, épouse une jeune femme qui ignore son métier. Lorsqu'elle l'apprend, elle rompt. De désespoir, l'homme se livre à la police... Lorsqu'il a purgé sa peine, à la sortie de la prison, il trouve sa femme qui lui tend les bras.

Le mauvais garçon, c'est Clark Gable, dans un rôle qui semble fait pour lui et où il se montre excellent, bien secondé par la si belle Carole Lombard.

Quant à l'histoire, sans tirer à conséquence, elle se laisse voir sans ennui, même si à aucun moment le dénouement ne fait de doute pour personne.

Le découpage est remarquable de concision, le doublage et le dialogue sont suffisants.

L'ÎLE DES DÉMONS

Documentaire romancé réalisé par le baron VON PLASSEN.

A proprement parler, *L'île des démons* ne renferme pas d'intrigue. Tout au plus un fil conducteur permet de montrer successivement les coutumes religieuses, les danses sacrées qui nous apparaissent si joliment rythmées, les fêtes publiques toujours pittoresques, sans oublier les incantations et les fameux combats de coqs, dont on ne nous fait grâce d'aucun détail.

Ce n'est certes pas le premier reportage filmé qui nous initie à l'existence calme et paisible des habitants de Bali. Il y eut déjà *Kriss*, entre autres.

Est-ce l'effet de redite, mais *L'île des démons* nous a semblé un peu lent et monotone à sa présentation. Sans doute quelques coupures ça et là condenseraient l'intérêt d'un tel film, dont une remarquable musique d'atmosphère rehausse très nettement l'éclat.

PAQUEBOT DE LUXE

Interprété par ZITA JOHANN, GEORGES BRENT, BARRY NORTAN. Réalisation de LOTHAR MENDÈS.

Intrigue inspirée de *Grand Hôtel*, mais dans un palace flottant, cette fois. Des destinées se nouent et se dénouent, chaque passager traverse de menues aventures ou est le héros de tragédies effroyables selon le tempérament qui lui est propre !

Finalement tout rentre dans l'ordre, comme il se doit et comme nous n'en avions jamais douté.

De multiples intrigues qui se chevauchent, même habilement, ne sont pas sans disperser un peu l'intérêt qui se dégage d'un tel film. L'action aurait gagné à être plus ramassée et menée nerveusement. Heureusement quelques belles trouvailles le « meublent » agréablement et tempèrent la noirceur du sujet.

Une interprétation particulièrement homogène dissimule adroitement les faiblesses d'un tel ouvrage.

SECRETS

Interprété par MARY PICKFORD. Réalisation de LEWIS MILESTONE.

La vie d'une femme depuis le moment où, jeune fille candide, elle consent néanmoins à se laisser enlever et à suivre celui qu'elle aime, jusqu'à l'heure de la vieillesse calme et heureuse. Auparavant, il lui aura fallu subir toutes les batailles de la vie : luttas contre les éléments déchaînés, luttas contre les pires déchets de l'humanité et aussi, hélas ! luttas du cœur...

L'ensemble n'est pas sans former un tout un peu disparate de genre et d'esprit, et l'action, évoluant perpétuellement entre le drame et la comédie sentimentale, heurte parfois. Néanmoins, destiné surtout à faire valoir le jeu, sous tous ses aspects, de sa principale interprète, *Secrets* parvient remarquablement au but cherché. Mary Pickford, qui n'a rien perdu de son charme, y est tour à tour naïve, tendre, ardente, douloureuse et toujours si sensible !



Alice White.



Mary Pickford.

UN BLEU AU CLUB

Pour la toute première fois, j'ai eu dernièrement l'occasion d'assister à une réunion d'un club placé sous le signe du cinéma. Au programme : Causerie sur la séduction et le charme féminin à l'écran, causerie faite par la « grande vedette » X, ce qui n'était pas un des moindres attraits.

Tout frétilant, j'arrivais avant l'heure au studio de l'Étoile, transformé à cet effet en champ de manœuvre cinématographique, et j'ai eu loisir de voir arriver des gens, les habitués probablement, qui tous avaient l'air de se connaître.

Salutations et re-salutations.

Enfin cette séance tant souhaitée par moi va commencer ; enfin je vais entendre des discussions intelligentes et éclairées sur le cinéma. Carré dans mon fauteuil, j'attends les événements.

Tout d'abord, on nous apprend que la « grande vedette » X, ayant eu un accident, ne peut être des nôtres ; que cela est regrettable. Ensuite extraits de films qui doivent fermement nous prouver le charme ensorceleur de la vamp et de la femme à l'écran.

Jean-Charles Reynaud ouvre les débats, et au début chacun l'écoute religieusement. Je me rends compte que ce monsieur dit des choses absolument remarquables et, entre autres, nous apprend que les plus grandes vamps de l'écran sont Greta, Marlène, Brigitte, parce qu'elles portent des déshabillés. Unemignonnette jeune fille proteste et, d'une voix gazonnante, tente d'affirmer que les

trois dames précitées sont toujours, toujours très habillées.

Jean-Charles Reynaud interpella un jeune homme pour lui demander ce qu'il pensait du charme à l'écran. C'est ainsi que j'apprends que chaque artiste a son charme à elle, que les critiques cinématographiques ne sont pas sincères, que le grand public est trop gentil et qu'il digère tous les navets qu'on lui donne en pâture. Vraiment ce jeune monsieur a l'air d'être quelqu'un, car pour tout ce qu'il dit on lui fait un énorme succès.

Et l'on reparle de la gentillesse du public, sur quoi une dame va même jusqu'à dire que le public mange la production actuelle comme du saucisson. La dame remporte un grand succès, car cette allusion est vraiment très supérieure, c'est le délire général, et la dame se pâme de joie.

Quelqu'un crie : et le sujet ?

Donc pour revenir au sujet, un monsieur de bonne volonté se met à nous raconter une histoire sur les directeurs ; malheureusement, il ne nous a pas dévoilé la fin de son histoire, car avant d'y arriver il a perdu la boule.

Quelque peu abasourdi d'entendre tellement de choses en si peu de temps, je suis sorti quelques instants pour remettre mes idées en ordre et au frais.

Armé d'un courage nouveau, je suis retourné dans la salle et j'entends qu'on parle du *Vampyr*, de Dreyer. Comment, après les vamps, les vampires ! Complètement ahuri, je me suis sauvé.

ROGER CLAUDE.



Dessin de Jodel.

Au bar du « club », les discussions passionnées continuent : « navets... chefs-d'œuvre... génie... cabot... mais ce rythme... commercial... avant-garde... Cinéma ! Cinéma !!! »

" UN HOMME DE CŒUR "

(Suite de la page 17.)

— Pas par là, malheureuse, pas par là ! crie tout à coup le jeune homme affolé en voyant qu'elle a emprunté une autre porte que celle donnant sur l'antichambre...

Trop tard, la petite a disparu. Ritter est de méchante humeur, comme cela se conçoit. Si le Président allait l'apercevoir, cette effrontée.

— Qui est-ce ce jeune homme que tu as reçu tout à l'heure, papa ? demande Éliane en revoyant son père.

— Un petit employé de banque... quelques papiers à signer... sans importance.

— Ah !

Éliane s'ennuie. La vie de millionnaire ne lui plaît pas. Elle a revu Paul Ritter, qui, après avoir essayé de bluffer encore, lui a avoué qu'il n'est qu'un modeste employé sans fortune. Il vit avec un camarade, Clodion Sperling, graphologue de son métier, garçon original, charmant, et sans le sou comme lui. Éliane leur fait croire qu'elle cherche une situation et qu'elle postule pour une place de dactylo à la banque Monti.

C'est d'ailleurs la vérité, car, depuis quelques jours, elle « tarabuste » son père.

— Je veux vivre avec ce que je peux gagner, papa. Combien paies-tu tes dactylos ?

— Tu n'y penses pas, Éliane ?

— Je suis au contraire absolument décidée...

— Je t'avertis alors, ma petite, que tu ne bénéficieras pas d'un régime de faveur. Je te donnerai 1.000 francs par mois, mais avec cela tu devras te loger, te nourrir, t'habiller...

— Je me débrouillerai.

Par une chance... inespérée, la nouvelle employée, M^{lle} Monca, est dans le même service que Paul Ritter.

Il s'agit maintenant de bien faire son ouvrage afin de ne pas avoir de blâmes. Les débuts sont assez difficiles. Les collègues ne sont pas toutes accueillantes. Éliane s'aperçoit que l'on ne peut arriver quelque part sans susciter des jalousies.

Un chef un peu trop prévenant est prestement remis en place. Il cherchera bientôt tous les prétextes pour créer des ennuis à la jeune fille. Mais Paul Ritter veille sur elle. C'est en sa compagnie qu'elle est allée à la recherche d'une chambre en ville, aidée dans cette circonstance par une charmante collègue qui habite à côté et qui a bientôt fait de remarquer Clodion Sperling, le graphologue.

Les deux couples sortent ensemble le samedi et le dimanche.

Mais voici qu'un soir la bande joyeuse, qui revient à pied par la route, est croisée par une superbe auto qui n'est autre que celle du « grand patron ».

Les superbes autos connaissent des pannes comme les autres, surtout... lorsque ces pannes sont voulues.

Cinquante mètres après avoir reconnu ses employés, le président Monti a donc été obligé de stopper.

— Mon chauffeur me dit qu'il en a pour une heure ! fait-il à la petite troupe qui est venue lui proposer ses services. Voulez-vous me faire le plaisir d'accepter une tasse de thé.

— Il y a justement un restaurant tout près d'ici, suggère l'un des quatre.

— Alors : en avant ! J'aime la jeunesse.

— Monsieur le Président a bien une fille, risque Paul.

— Oui, mais elle a ses plaisirs, ses amis...

— Peut-être préfère-t-elle se promener en compagnie de quelque jeune imbécile, alors qu'elle a le plus charmant des pères, dit encore Paul Ritter.

— C'est bien possible ! fait Éliane, pincée.

Le restaurant est un dancing.

Le président Monti se fait un plaisir d'inviter pour le premier boston M^{lle} Monca. Paul Ritter n'est pas sans en prendre légèrement ombrage. Il boude, tandis que le père et la fille rient sous cape de sa mine désappointée.

De graves dangers menacent cependant l'Union Bank. Un projet de fusion a été envoyé dernièrement à New-York au fameux W..., président de l'un des plus gros groupements financiers des États-Unis, et il y a à peine quelques jours un contrat, signé de tous les administrateurs de l'Union Bank, a terminé l'affaire. C'est Ritter qui a été chargé de faire partir le pli.

Or, stupeur ! ce W..., est un escroc international. C'est la ruine pour Monti lorsque le scandale éclatera.

La fâcheuse nouvelle lui parvient par T. S. F. au cours d'une soirée qu'il donne en l'honneur de sa fille, décidée, maintenant qu'elle est sûre du cœur de Paul Ritter, à reprendre sa véritable personnalité.

Lorsque les invitations destinées au personnel de la Banque étaient arrivées au service où travaillait M^{lle} Monca, celle-ci avait été seule à ne pas en recevoir. Les collègues s'en étaient fort étonnées.

— C'est sans doute un oubli ! avait-elle dit simplement.

— Puisque vous n'êtes pas invitée, moi je n'irai pas, avait fait Paul Ritter.

— Mais si, Paul, il faut absolument que vous y alliez... Je n'ai pas besoin de cette soirée pour danser avec vous... La preuve, la voilà...

Et, d'un mouvement endiablé, elle avait, avec Ritter, esquissé une valse, en plein bureau.

Mais, à ce moment précis, le chef de service était entré, et, assouvissant sa vieille rancune, il lui avait signifié son congé.

Les choses en étaient restées là.

... La soirée commençait, et Éliane se réjouissait de la surprise qu'elle allait faire à toutes ses anciennes amies les dactylos et... au fameux chef, à la fois trop entreprenant et trop grincheux.

Ce fut un vrai coup de théâtre ! Mais, avec sa bonne grâce, elle sut apaiser les petites rancunes, panser les susceptibilités, garder ses sympathies.

Seul Paul Ritter n'était pas là. Que dirait-il lorsqu'il apprendrait que M^{lle} Monca n'était autre que M^{lle} Monti. Lui pardonnerait-il d'avoir joué ainsi la comédie ? Son petit cœur, déjà captif, se le demandait.

Et c'est alors que la fameuse nouvelle était arrivée.

W... arrêté ! Le grand krach américain ! Monti sans doute très compromis et sûrement ruiné dans cette histoire si le contrat était arrivé à l'heure dite.

Atterré par cette perspective, le Président vit une des plus dures minutes de sa vie.

Cependant Paul Ritter et Clodion Sperling, qui écoutaient tranquillement chez eux la T. S. F., viennent d'apprendre la même nouvelle.

Un éclair de joie traverse leur physionomie. Le fameux contrat n'est pas parti, grâce à Clodion Sperling, qui, en temps voulu et grâce à sa science de la graphologie, avait su reconnaître que la signature de W... correspondait exactement à celle du bandit H..., qui avait échappé si souvent à la police.

Il avait conseillé à son ami de retarder de quelques jours l'envoi de cette pièce capitale, étant persuadé qu'avant peu on aurait de nouveau du côté de W...

Heureux coup du sort pour Ritter ! Avec Sperling il vole auprès de son patron. Il se fait introduire et le trouve... en train d'embrasser celle que lui-même prend toujours pour M^{lle} Monca.

— Ah ! je comprends maintenant pourquoi vous n'étiez pas invitée chez M. Monti. Vous n'aviez pas besoin d'invitation...

Il se méprend de plus en plus, croit qu'Éliane est la maîtresse du Président. Il part sans avoir rien expliqué. Fort heureusement, Clodion est là et raconte tout à Monti.

— Nous sommes sauvés grâce à vous deux ! dit Éliane à Clodion. Ah ! mon petit papa, comme je suis contente !

Et elle embrasse de nouveau son père.

— Papa ? C'est votre papa ? demande Clodion abasourdi...

» Vous êtes donc M^{lle} Monti ?

» Mais alors il faut vite rattraper Paul, qui est capable de quelque folie.

Ritter est rentré chez lui, bien triste malgré la joie qu'il a pu procurer à son patron en le sauvant de la ruine. Car, pour lui, une seule chose compte : la jeune fille qu'il aimait n'était pas digne de lui !

Tout s'arrangera, car tout s'arrange toujours pour les amoureux. Comme cela va être facile maintenant d'être heureux ! Éliane se consolera d'être riche dans les bras de l'homme qu'elle aime, l'amour fera oublier l'argent... Ce sera un beau mariage ! J. H.

" JOCELYN "

(Suite de la page 39.)

Dans sa prison l'évêque attend sa sentence de mort. Il voit se dresser l'échafaud qui demain sera pour lui. Mourra-t-il sans les derniers sacrements ? Il sait que Jocelyn est vivant et il veut le voir. Le prêtre sera porteur du message.

Pour un jour, un jour seulement, Jocelyn va quitter Laurence.

Pour un jour ? Non ! pour la vie.

Pour recevoir de lui l'Extrême-Onction, l'évêque veut ordonner prêtre Jocelyn. Celui-ci s'y refuse, il avoue son amour ; ses promesses anciennes sont profanées. Mais il n'était pas prêtre et ne veut plus le devenir. Ce serait la mort pour Laurence et pour lui.

Devant le désespoir de l'évêque et pour pouvoir le bénir au pied de la guillotine, déchiré dans son amour, Jocelyn recevra pourtant l'Ordination.

Cruel destin ! le tyran est mort, les prisons s'ouvrent, l'évêque fut le dernier martyr...

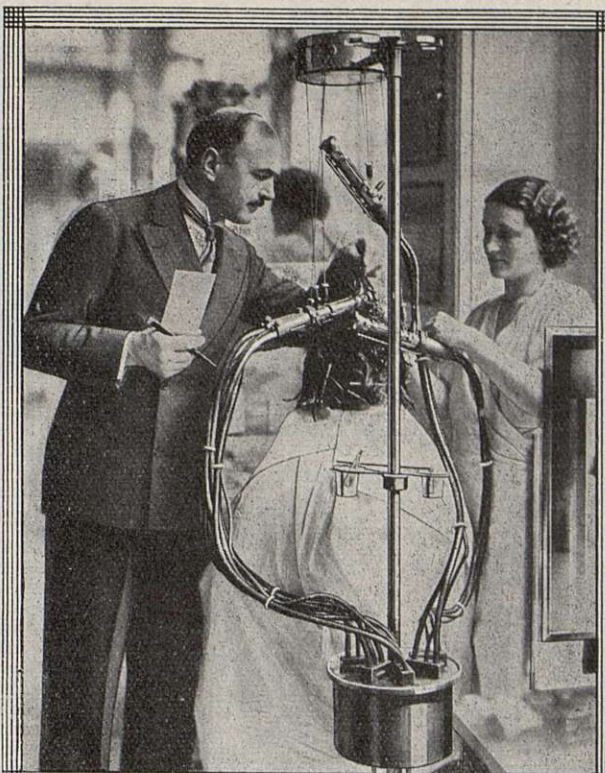
Jocelyn, désormais lié par son vœu, ne pourra plus revoir Laurence qu'une fois, pour lui dire d'oublier... Elle tombera, inanimée, à la seule vue de sa robe...

Et les années passeront. Années d'un dur sacerdoce pour Jocelyn. Années de péchés pour Laurence qui a prostitué son corps, sans jamais cesser d'être fidèle à son premier amour. Son cœur s'est pour toujours refermé sur le souvenir de Jocelyn.

Et, lorsqu'à son lit de mort elle appellera un prêtre, ce sera pour le prier de l'absoudre. Sa vie de pécheresse...

Sa vie de pécheresse, c'est Jocelyn qui en porte le poids sur ses épaules, et c'est lui qui est là, à ses côtés, à cette heure suprême. Il n'était pas possible que Dieu ne leur réservât point cette dernière entrevue.

Dans leurs yeux brille encore la flamme de la passion d'autrefois, et de leur chaste étreinte naît comme la promesse d'un revoir prochain... quand Jocelyn, lui aussi, aura terminé sa route. J. V.



UNE GARANTIE EXCEPTIONNELLE

C'est celle que PEYROLE vous offre dans son PALAIS DE LA COIFFURE.

Voyez le document ci-dessus : PEYROLE, lui-même, l'inventeur de l'indéfrisable par étuvage à vapeur d'huile, reçoit personnellement les clientes, examine leurs cheveux, établit leur fiche individuelle de renseignements capillaires et leur bon de garantie de six mois. C'est dire la sécurité qui s'attache à la permanente PEYROLE, traitée sous la direction de son inventeur. Avec PEYROLE, plus d'électricité, donc, plus de crêpage, de brûlures, de chauffage, de séances interminables... mais la plus belle ondulation naturelle exécutée aussi rapidement qu'une ondulation au fer.



L'INDÉFRISABLE
PEYROLE
L'ONDULATION NATURELLE
À VAPEUR D'HUILE

11, BOUL. DE MAGENTA, 11
PARIS (10^e) - MÉTRO RÉPUBLIQUE

Téléphone : Botzaris 63-85 et 63-86

« CINÉ-MAGAZINE » EN POLOGNE

On tourne dans les studios polonais. Le célèbre comédien tchèque Vlasta Burian est venu tourner un film en Pologne sous la direction du metteur en scène polonais Michel Waszynski et du réalisateur tchèque Mac Fric, son collaborateur habituel. Ce film, intitulé *Douze Chaises*, est joué par Zula Pogorzelska et Adolphe Dymysa, qui sont les partenaires du grand comique tchécoslovaque.

— Le metteur en scène Henri Szaro travaille actuellement à *L'Histoire d'un péché*, d'après le roman de Stéphane Zermoski. Les rôles principaux sont tenus par Caroline Lubienka, Boguslas Sam-borski, Dobieslas Damiecki, Alexandre Zabczynski et Casimir Junosza-Stempowski.

— Le romancier Fernand Goetel a écrit un scénario spécial pour Hanna Ordon. Cette artiste jouera, dans ce film de Mécislas Krawicz, un rôle d'espionne aux côtés de Georges Jur, un nouveau jeune premier découvert par notre confrère « Kino ».

— Jules Gardan, un metteur en scène qui promettait beaucoup mais dont l'activité s'est ralentie quelque peu, va tourner un film, *Le Soleil se lève*, dont le scénario a été conçu par Marie Morozowicz-Szczepkowska, femme de lettres, qui a remporté un grand succès théâtral les derniers temps. Le rôle principal de cette production sera interprété par Jeanne Andrzejewska, une toute jeune artiste qui a aussi remporté un énorme succès en créant le rôle de Manuela des *Jeunes Filles en uniforme* sur les principales scènes de Pologne.

— Thadée Chrzanowski vient de terminer *L'Affaire de Christine*, un film interprété par Lili Zielinska, Czeslas Skonieczny et Georges Marr.

— Richard Ordynski va tourner un film avec Marie Fedro, lauréate du concours international de danse de Varsovie.

— Le cinéaste français Robert Alexandre tourne un film documentaire sur Gdynia, le grand port polonais qui devient un rival des plus redoutables pour Dantzig.

CHARLES FORD.

05 Seins

Développés, Reconstitués

Embellis, raffermis

par les

Pilules Orientales

toniques et bienfaisantes, employés dans tous les pays par les femmes et les jeunes filles pour combler les salières et acquiescer, conserver ou recouvrer la beauté de la gorge. Traitement facile à suivre en secret. Flacon av. not. cont. remb. 18.50

J. Ratié, pharmacien, 45, rue de l'Échiquier, PARIS (10*)
à BRUXELLES : Pharmacies Saint-Michel, Delacre, etc.
GENÈVE : A. Junod, 21, quai des Bergues

Les Artistes ont leur préféré...

l'Apéritif

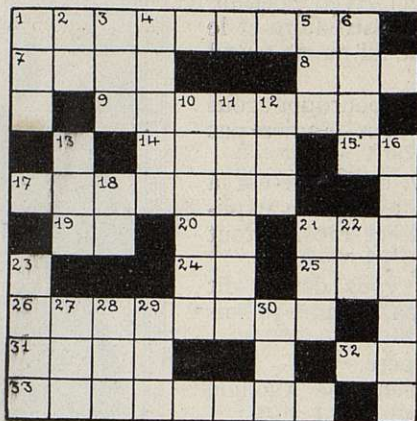
Dégustez-le...

PIKINA

il sera aussi le vôtre.

MOTS CROISÉS

PROBLÈME N° 3



HORIZONTALEMENT :

- Un bel interprète de « Coupeau » dans *L'Assommoir*. — 7. Ville de Lucanie, où naquit Zénon. — 8. Unité de force dynamique. — 9. Dédicé comédien qu'il faut avoir vu dans le film *Les Ailes brisées*. — 14. Sorte de goudron. — 15. Préfixe usité. — 17. Une remarquable interprète de *Cavalcade*. — 19. Lettre grecque. — 20. Dans la gamme. — 21. Ile anglaise. — 24. Tantôt pronom, tantôt préposition. — 25. Joli département français. — 26. Partenaire de Renate Müller dans *Idylle au Caire*. — 31. Que nous apportons en naissant, ou presque. — 32. A toi. — 33. Canevas d'une pièce, d'un film.

VERTICALEMENT :

- Amas d'eau. — 2. Article arabe, employé dans des mots géographiques. — 3. Navire, en style poétique. — 4. Grande course de chevaux. — 5. Général américain. — 6. Fleuve d'Irlande. — 10. Pierres qui servent à l'arase-ment, pour mettre d'aplomb les assises d'une construction. — 11. Une des deux ouvertures du nez. — 12. Héros espagnol. — 13. Comté d'Ecosse. — 16. Quelle grâce elle déploie dans le film *Mon Chapeau* ! — 18. Lac africain. — 21. C'est l'esprit mauvais. — 22. Possède. — 23. Jolie fleur au parfum délicat. — 27. Jamais. — 28. Entière, sans divisions. — 29. Monnaie japonaise. — 30. Règlement.

J. DE MARCILLAC.

(La solution paraîtra dans notre prochain numéro.)

SOLUTION DU PROBLÈME N° 2



Un Regard qui fascine...

Les yeux de certaines femmes répandent un charme vraiment magnétique! Le regard de ces femmes dites « fatales » brille d'un éclat troublant qui attire et fascine irrésistiblement! Ce mystérieux et puissant pouvoir de séduction, vous pouvez vous-même l'obtenir « en trois jours » au moyen du curieux secret du « Kysieul Magnétique » que M^{me} Sarah Xantès envoie gratuitement à nos lectrices. C'est un procédé très simple, inoffensif et absolument unique en son genre.

Écrivez aujourd'hui même et « en trois jours » vous pourrez à votre tour fasciner, captiver et répandre ce charme qui fait réussir dans la vie. Les femmes les plus aimées et les plus enviées, les actrices les plus admirées pour leur charme se servent du Kysieul.

M^{lle} Musidora, la célèbre artiste de Cinéma, dit : « Le Kysieul de Sarah Xantès assure le succès. »

M^{lle} L'Arigis, la charmante actrice bien connue, dit : « Le Kysieul donne aux yeux un étrange pouvoir de fascination. »

GRATUIT Pour recevoir gratuitement le très curieux secret du « Kysieul Magnétique », il suffit d'écrire sans tarder à :
Étab^{le} XANTÈS 1 Charles-Baudelaire, Paris (12^e)

GRATUITEMENT

Nous vous enverrons la brochure reproduisant en couleur **FOU-YU**, talisman unique, avec le moyen de profiter de ses vertus bienfaisantes.

RICHESSES MARIAGE - ENFANTS DIGNITÉS - LONGÉVITÉ

C'est à la suite des confidences d'un grand savant chinois, ancien Cosmogoniste du Palais Impérial, que nous avons pu rétablir dans leur forme primitive, tous les éléments de ce merveilleux talisman. Depuis 4.000 ans, **FOU-YU** attire le bonheur sur les initiés qui le portent. Nous vous l'offrons aujourd'hui sous forme de ravissants bijoux : gros cabochons de JADE, monture argent ou or et incrustation de laque.

Écrivez de suite au Service **Ch. OUDIN, Joaillier** 17, AV. DE L'OPÉRA, PARIS

VOYANTE célèbre, voit tout dit tout. Reçoit de 10 h à 7 h M^{me} THÉODORA, 72^{bis}, rue des Martyrs (18^e). Corresp. Env. prén., date de nais. 15 fr.

EAU DENTIFRICE DE BOTOT

LE MEILLEUR ANTISEPTIQUE DE LA BOUCHE ET DES DENTS

Exiger la signature : *M^{re} Botot*

EN VENTE PARTOUT

COURRIER DES LECTEURS

DERNIERS ABONNEMENTS REÇUS :

M^{lle} Elaine Bigey (Thionville-Beauregard) ; M. A. D. Wozley (Bournemouth, Angleterre) ; M^{me} Lèbre (Nice) ; M. Maillard (Metz) ; M^{lle} Solana Martha (Habana, Cuba) ; M^{lle} Florimonde J. (Philippeville, Algérie) ; M. Ahmed Massoud (Le Caire) ; M. Edgar La Coste (Marseille) ; M^{me} Hadges Esther (Alexandrie) ; M. Biuro Czasopism P. A. T. (Królewska, Pologne) ; M. Busquet (Paris) ; M^{lle} Ayraut (Nouméa) ; M. Dubois (Lyon) ; M^{lle} Vignon (Marseille) ; M^{lle} Vincent (Barcelone) ; M^{me} Pailleret (Toulouse) ; M. Veron (Bordeaux) ; M. Georges Pierre (Perpignan).

Chardon Lorrain. — Il n'y a rien de très surprenant à ce que l'équipement Western de votre nouveau cinéma *Le Vox* vous semble excellent. Comme en beaucoup de choses, le plus cher doit normalement être le meilleur...

— Je vous avoue qu'ayant, par un malheureux hasard, mélangé les quatre ou cinq lettres que vous m'avez fait le plaisir de m'envoyer ce mois-ci, je suis tout à fait embarrassé au moment de vous répondre, ne sachant par quel bout commencer; aussi vous dirais-je, au hasard de ce que je puise dans vos lettres, que je vous trouve bien sévère pour *Théodore et Cie*, qui, à mon avis, n'est pas uniquement vulgarisé, stupidité et pornographie, etc...

Il y a autre chose dans cette œuvre que ce que vous y avez vu, et je suis plus spécialement pour ces interprètes plus indulgents que vous ne l'êtes. Il serait même à souhaiter, contrairement à ce que vous écrivez en tête de votre lettre, que la plupart des films destinés au grand public ne soient pas d'une tenue ni d'un esprit inférieur à celui-ci. Que vous ayez été déçu par cette bande, nul ne peut en discuter, mais que vous la qualifiez d'abominable, voilà qui me semble excessif. Dans vos goûts comme dans vos dégoûts, vous me paraissez excéder la mesure! — J'ai encore quelques quarante lettres et auxquelles je dois répondre, aussi m'excuserez-vous de ne pêcher au hasard dans votre volumineuse correspondance que quelques points, ceux qui m'ont paru les plus seyants. N'ayez aucune crainte en ce qui concerne André Roanne... Les affirmations de vos amis n'étaient pas fondées. — Que Marlène Dietrich annonce au monde entier, par l'entremise de tel ou tel journal, que son dernier film est un pur chef-d'œuvre, qui peut s'en étonner? Peut-être seulement ses admirateurs, qui auraient préféré qu'elle leur laissât l'occasion de le découvrir eux-mêmes...

Permettez-moi de vous affirmer que je lis régulièrement et consciencieusement tous les journaux, revues et chroniques cinématographiques, ceci afin de vous demander de ne m'en pas donner une copie comme vous le faites ce mois-ci. Je n'ignore rien de ce que peuvent dire *Mon Ciné*, *Cinéma* ou *Candide*, au sujet de Marlène Dietrich! J'ai une fois pour toutes décidé de ne voir en une artiste que l'interprète d'un rôle, c'est-à-dire l'image plus ou moins vivante, selon son talent qui s'anime sur l'écran... cela et rien d'autre. Que m'importe après mariage, divorce, jupes ou pantalons!...

Marlène Dietrich. — Je n'ai pas assisté à la première de *Cantique d'Amour*, ayant vu ce film la veille en présentation privée, mais sans avoir le plaisir d'y applaudir Marlène Dietrich en chair et en os. Puis-je vous faire un grave aveu? Je n'ai pas regretté, après la projection du *Cantique*, de n'avoir pas à applaudir son interprète principale, car combien je préfère Lola Lily, X-27, etc..., à Marlène... ; et comme j'aimerais que tous ses admirateurs pensent comme moi! Quant au *Cantique*, c'est

évidemment un film très bien fait, et je ne pense pas que, depuis *L'Ange bleu*, Marlène Dietrich se soit montrée supérieure.

Fleur de Provence. — Voici l'adresse de la nouvelle Société de productions Fox Europa, 21, rue de Berri; mais je crains bien que, là encore, il n'y ait pas grande chance pour votre mari. Essayer toujours. Mes meilleurs vœux.

P. Cane. — Ai-je bien traduit votre pseudonyme peu lisible dans votre lettre? 1^o Rosine Deréan, 12, rue de Civry, Paris. Outre les films que vous me citez, cette artiste a paru dans *Aux urnes Citoyens*. — 2^o Vous reverrez Henry Garat et Lilian Harvey dans le même film, mais pas tout de suite. La production qui doit les réunir à nouveau ne sera pas commencée, en effet, avant quelques mois. Merci pour vos aimables compliments.

Souvenirs de cinéma. — Il y a moins de risques, évidemment, pour un producteur à s'adresser à un metteur en scène ayant déjà fait ses preuves, plutôt que de donner une chance à un débutant; mais alors comment se renouvelleront les cadres et comment se révéleront les nouveaux talents? Le placement des scénarios me semble plus que jamais difficile à l'heure actuelle; jetez un coup d'œil sur la production en cours et sur la production future, vous ne trouverez que des adaptations de pièces ou de romans.

Achille Pieleger. — Je suis heureux que la nouvelle présentation des films du mois vous ait plu. — Il est certain que nous publierons en son temps un article récapitulatif de la saison passée, ainsi que nous l'avions fait les années précédentes. Je transmets vos suggestions à nos critiques, et je ne doute pas qu'ils en tirent profit. Quoi qu'il en soit, laissez-moi vous remercier pour tout l'intérêt que vous nous prouvez prendre à *Ciné-Magazine*. — Nous avons déjà vu à Paris : *Street Scene*

et *Une Tragédie américaine*. Quant à *Enthousiasme*, je ne connais pas même ce titre. Sévère avec vous? Mais pourquoi, grands dieux! Des lettres comme les vôtres me réconfortent, au contraire!

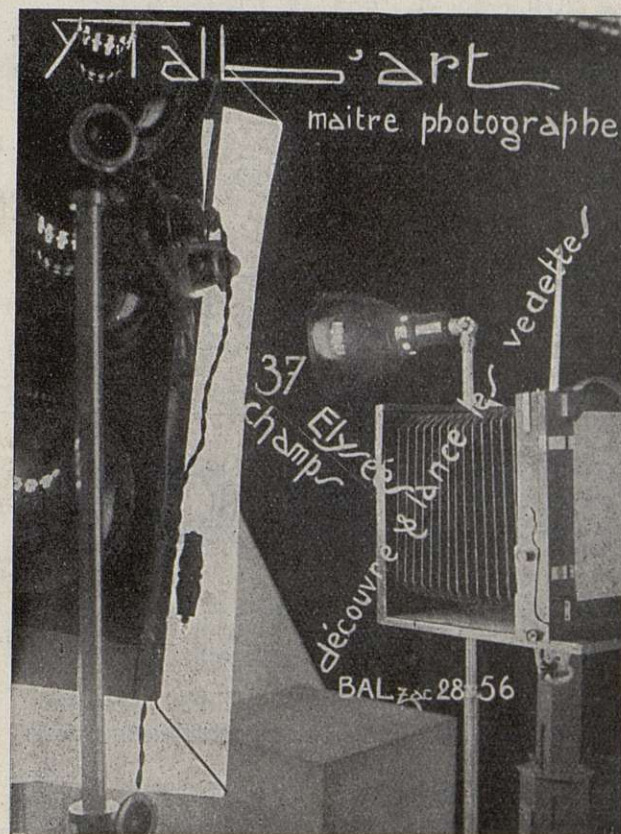
Petite Lumière. — Ne m'en voulez pas de répondre aussi mal et par cette voix à toutes vos amabilités; mais cette période de vacances, où chacun successivement s'absente, désorganise tout et ne me permet pas toujours de faire ce qu'il me plairait de faire. Merci très sincèrement pour vos aimables envois, qui m'ont fait le plus vif plaisir, et grâce auxquels j'ai pu visiter par la pensée des pays que je connais fort bien. Toutes mes amitiés.

Marlène Dietrich bis. — Demandez en effet à Paramount s'ils peuvent vous céder cette photographie. Cette maison seule est susceptible de vous donner satisfaction. Marlène Dietrich est, au moment où je vous écris, à l'hôtel Plaza, mais y sera-t-elle encore quand vous me lirez? Il est donc plus prudent de lui écrire c/o Paramount, 1, rue Meyerbeer.

Admiratrice de V. Francon. — Merci pour votre abonnement et pour la propagande que vous voulez bien faire en notre faveur. Nous pouvons vous procurer le numéro de *Ciné-Magazine* qui vous manque au prix où il était à cette époque. — 1^o Jean Gabin, 4, avenue Lamarck, Paris (XVIII^e). — 2^o Brigitte Helm ne m'a pas déçu du tout dans *L'Etoile de Valencia*, et je vous trouve bien sévère à son égard. Elle est d'ailleurs très en progrès, il me semble, et se révèle à chacun de ses films meilleure comédienne.

Marcus Superbus. — 1^o Claudette Colbert et Ellisa Landi : c/o Studio Paramount, Hollywood, Californie. — 2^o Vous trouverez dans la prochaine édition de *L'Annuaire général de la Cinématographie* toutes les adresses d'artistes français et étrangers que vous pouvez désirer.

IRIS.



CINÉ-MAGAZINE

DEUX PLACES — A TARIF RÉDUIT —

Ce billet est valable du 15 au 21 Septembre 1933.

NE PEUT ÊTRE VENDU

Découpez celui des coupons correspondant à la date voulue et présentez-le dans l'un des établissements énumérés à la page ci-contre.

Ces billets ne sont en général pas acceptés les Samedis, Dimanches et soirées de gala.

CINÉ-MAGAZINE

DEUX PLACES — A TARIF RÉDUIT —

Ce billet est valable du 29 Septembre au 5 Octobre 1933.

NE PEUT ÊTRE VENDU

CINÉ-MAGAZINE

DEUX PLACES — A TARIF RÉDUIT —

Ce billet est valable du 6 au 12 Octobre 1933.

NE PEUT ÊTRE VENDU

CINÉ-MAGAZINE

DEUX PLACES — A TARIF RÉDUIT —

Ce billet est valable du 13 au 19 Octobre 1933.

NE PEUT ÊTRE VENDU

SOBOL

le Portraitiste des Vedettes
vous fera des conditions spéciales
en vous recommandant de "Ciné-Magazine"

18, Boulevard Montmartre, PARIS -- Prov. 55-43



MACHINES PARLANTES
ET
DISQUES
ULTRAPHONE

LISTE DES ÉTABLISSEMENTS acceptant nos billets à tarif réduit

(Voir ci-contre les bons à découper et les conditions d'admission.)

PARIS

CYRANO-CINÉMA, 76, rue de la Roquette.
COCORICO-CINÉMA, 128, boulevard de Belleville.
CASINO DE GRENELLE, 86, avenue Émile-Zola.
CINÉMA JEANNE-D'ARC, 45, boulevard Saint-Marcel.
DANTON-PALACE, 99, boulevard Saint-Germain.
GRAND-ROYAL, 83, avenue de la Grande-Armée.
MÉNIL-PALACE, 38, rue de Ménilmontant.
MONGE-PALACE, 34, rue Monge.
PALAIS DES FÊTES, 8, rue aux Ours.
PYRÉNÉES-PALACE, 270, rue des Pyrénées.
ORNANO-PALACE, 34, bd Ornano.
RÉGINA - AUBERT - PALACE, 155, rue de Rennes.
CINÉMA FLORÉAL, 13, rue de Belleville.
CINÉ PARMENTIER, 156, avenue Parmentier.
PALACE-ITALIE, 190, avenue de Choisy.
SECRÉTAN-PALACE, 55, rue de Meaux.
MÉSANGE, 3, rue d'Arras, Paris (V°).

BANLIEUE

AUBERVILLIERS. — Family-Palace.
BOURG-LA-REINE. — Régina-Cinéma.
BOIS-COLOMBES. — Excelsior-cinéma.
CHARENTON. — Eden-Cinéma.
CHOISY-LE-ROI. — Splendide-Cinéma-Théâtre.
ENGHIEN. — Enghien-Cinéma.
FONTENAY-SOUS-BOIS. — Palais des Fêtes.
LES LILAS. — Magic-Cinéma.
MALAKOFF. — Malakoff-Palace.
MONTREUIL-SOUS-BOIS. — Alhambra-Palace.
NOISY-LE-SEC. — Eden-Cinéma.
PANTIN. — Pantin-Palace.
SAINT-DENIS. — Pathé.
SAINT-GRATIEN. — Sélect-Cinéma.
SAINT-OUEN. — Alhambra.
VILLENEUVE-SAINT-GEORGES. — Excelsior-Cinéma.
VINCENNES. — Eden. — Printania-Sonore.

DÉPARTEMENTS

AGEN. — Royal-Cinéma.
ANNECY. — Splendid-Cinéma. — Palace-Cinéma.

ANTIBES. — Casino d'Antibes.
ARRAS. — Ciné-Palace. — Kursaal.
BAYONNE. — La Féria.
BELFORT. — Cinéma-Brasserie Georges.
BESANÇON. — Central-Cinéma.
BORDEAUX. — Variétés-Cinéma. — Cinéma des Capucines. — Olympia.
BAR-LE-DUC. — Eden-Cinéma.
BOULOGNE-SUR-MER. — Omnia-Pathé.
BOURG-EN-BRESSE. — Eden-Cinéma.
BREST. — Cinéma Saint-Martin. — Théâtre Omnia. — Tivoli-Palace.
CADILLAC (Gironde). — Eldorado.
CAEN. — Cinéma Trianon. — Cinéma Eden.
CAHORS. — Palais des Fêtes.
CANNES. — Cinéma Olympia. — Star-Cinéma Mondain. — Majestic. — Lido-Cinéma. — Majestic-Plein Air.
CHALONS-SUR-MARNE. — Casino.
CHARLEVILLE. — Cinéma-Omnia.
CHARLIEU (Loire). — Familla-Cinéma.
CHATEAUX-ROUX. — Cinéma Alhambra.
CHERBOURG. — Théâtre Omnia. — Eldorado.
CLERMONT-FERRAND. — Cinéma-Gergovia.
DENAIN. — Cinéma Villard.
DIJON. — Grande Taverne.
GRASSE. — Casino municipal de Grasse.
GRENOBLE. — Cinéma-Palace. — Select-Cinéma. — Royal-Pathé. — Modern-Cinéma.
HAUTMONT. — Kursaal-Palace. — Casino-Cinéma-Théâtre.
JOIGNY. — Artistic-Cinéma.
LAON. — Kursaal-Cinéma.
LILLE. — Caméo. — Pathé-Wazennes. — Omnia-Pathé.
LORIENT. — Select. — Royal. — Omnia.
LYON. — Cinéma Variétés. — Cinéma Grolée. — Empire-Cinéma. — Cinéma Terreaux. — Cinéma Régina. — Royal-Aubert-Palace. — Artistic-Cinéma. — Eden. — Odéon. — Athénée. — Idéal-Cinéma. — Tivoli. — Lumina. — Bellecour.
MACON. — Salle Marivaux.
MARSEILLE. — Eden-Cinéma. — Eldorado. — Olympia.
MILLAU. — Grand Ciné Pailhous.
MONTEREAU. — Majestic (vendredi, samedi, dimanche).
MONTPELLIER. — Trianon-Cinéma. — Cinéma Pathé. — Royal-Athénée. — Le Capitole.

NANTES. — Cinéma Jeanne-d'Arc. — Cinéma Katorza. — Royal-Ciné. — Théâtre Apollo. — Majestic-Cinéma.
NANCY. — Olympia.
NICE. — Idéal. — Olympia Cinéma. — Eldorado-Cinéma.
NIMES. — Eldorado.
OYONNAX. — Casino-Théâtre.
PÉRIGUEUX. — Cinéma-Palace.
POITIERS. — Ciné Castille.
PORTETS (Gironde). — Radium-Cinéma.
REIMS. — Eden-Cinéma.
ROANNE. — Salle Marivaux.
ROCHEFORT. — Apollo-Palace. — Alhambra-Théâtre.
SAINT-CHAMOND. — Variétés Cinéma.
SAINT-MALO. — Casino municipal.
SAINT-ÉTIENNE. — Fémina-Cinéma. — Royal-Cinéma. — Family-Théâtre.
SÈTE. — Trianon.
STRASBOURG. — U. T. La Bonbonnière de Strasbourg. — Cinéma Olympia. — Grand Cinéma des Arcades.
TAIN (Drôme). — Royal-Cinéma (samedi et dimanche soir).
TOULOUSE. — Gaumont-Palace. — Trianon.
TOURCOING. — Splendid.
TROYES. — Royal-Croncels (jeudi).
VALLAURIS. — Eden-Casino.
VIRE. — Select-Cinéma.

ALGÉRIE ET COLONIES

ALGER. — Splendid. — Olympia. — Trianon-Palace.
CASABLANCA. — Eden.
TUNIS. — Cinéma-Modern. — Cinéma Goulette.

ÉTRANGER

ANVERS. — Théâtre Pathé. — Cinéma Eden.
BRUXELLES. — Trianon-Aubert-Palace. — La Cigale. — Eden-Ciné. — Cinéma des Princes. — Majestic-Cinéma.
BUCAREST. — Boulevard-Palace. — Classic. — Fascati. — Cinéma Théâtral Orasulul T. Séverin.
CONSTANTINOPLE. — Alhambra-Ciné-Opéra. — Ciné Moderne.
GENÈVE. — Apollo-Théâtre. — Caméo. — Cinéma-Palace. — Cinéma-Étoile.
NAPLES. — Cinéma Santa-Lucia.
NEUFCHÂTEL. — Cinéma-Palace.



1094

€

ANNABELLA



G. L. MONTAUDO, France
LILLIAN HARVEY



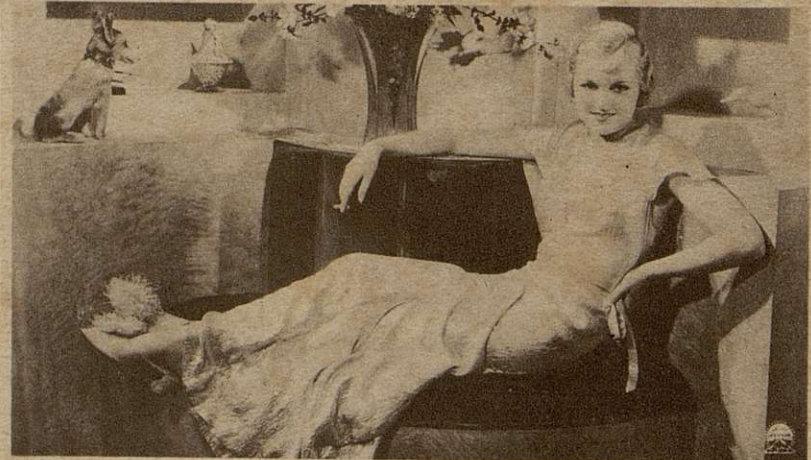
FERNAND GELÉ



ROLAND TOLLET



JEAN MARNÉ



€

MEG LEMONNIER

2007

IMP. CRÉTÉ - CORBEIL

Ciné - Magazine Sélection

Toutes les Vedettes de l'Écran
Plus de 1.000 modèles différents

CARTES POSTALES BROMURE :

Les 15 cartes..... Franco. 10 fr.
Les 25 cartes..... Franco. 15 fr.
Les 100 cartes..... Franco. 50 fr.

PHOTOS BROMURE 18x24 : La pièce, 3 fr.

Demandez le Catalogue complet :
CINÉ-MAGAZINE, 9, rue Lincoln, PARIS-8^e